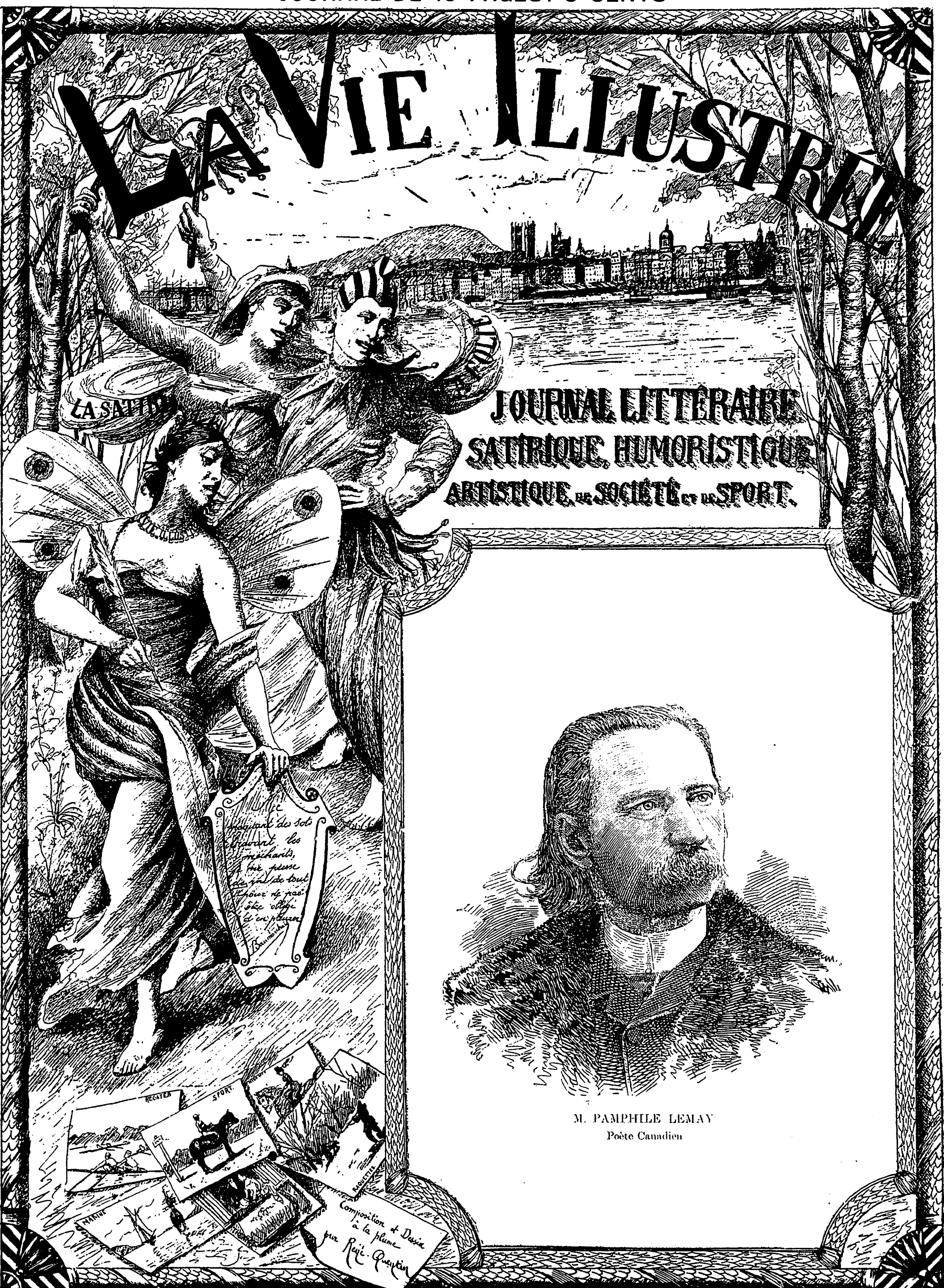


# LA VIE ILLUSTRÉE

JOURNAL LITTÉRAIRE  
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE  
ARTISTIQUE, DE SOCIÉTÉ ET DE SPORT.



M. PAMPHILE LEMAY  
Poète Canadien



LA SAISON

Amourant des sotts  
de devant les  
marchands,  
qui pense  
être tout de tout  
pour se rass  
être obligé  
à ce point

REGATER SPORT  
Composition et Dessin  
à la plume  
par Réjean-Quéstien

## LA VIE ILLUSTRÉE

Journal Hebdomadaire.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION ILLUSTRÉE (limitée)

Directeur-Gérant - - - - W. A. GRENIER.  
 Chroniqueur Humoristique - HECTOR BERTHELOT.  
 Graphologue - - - - - PROF. MARC SAY.  
 Secrétaire de la Rédaction - LÉON FAMELART.

COLLABORATEURS: Rose Couturier, Ruysdal, Dona Férentès,  
 Jean Cravache, du Turf, Masque de Velours, William Piton,  
 Dutromblon (Esq.), Lorgnette, Bouin-Bouin.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

No. 32 RUE ST. GABRIEL, MONTRÉAL.

## ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis.....\$2.00 par an.  
 " " ..... 1.25 six mois.  
 Montréal (livré à domicile) ..... 2.50 par an.  
 " " ..... 1.50 six mois.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

L'exemplaire : 5 cents.

Les abonnés d'un an seulement auront droit aux primes.

## ANNONCES (toisées sur agate)

Chaque insertion ..... 10 cents la ligne.

## TIRAGE DE CE NUMÉRO, 20,000 EXEMPLAIRES

Toutes correspondances doivent être adressées comme suit :

W. A. GRENIER,  
 "La Vie Illustrée,"

Boîte, 1772.

MONTRÉAL, Canada.

MONTRÉAL, 9 MARS, 1889.



## LA CHRONIQUE DE LA SEMAINE

Dernièrement — on ne s'en souvient certainement pas, — j'ai eu l'occasion de parler de la sorcellerie des Allemands et j'avais l'air, alors, de croire que les sujets du jeune et bouillant Guillaume, possédaient le monopole des dons surnaturels.

Il n'en était rien, cependant, et je n'ignore pas que jamais, du Groënland jusqu'à la Terre Victoria et de Montréal jusqu'à la Papouasie, on n'a vu un aussi grand nombre de devins, de prophètes, de pythonisses que de nos jours.

Le Canada est, même, un des pays les plus favorisés quant à la répartition de ces êtres extraordinaires.

Nous avons le bonheur de posséder, ici, une quantité de somnambules lucides ou extra-lucides et de clairvoyants suffisante pour que chacun de nous ait toutes les facilités imaginables de connaître son avenir aussi bien que s'il le lisait lui-même dans le grand bouquin où, selon les disciples de Mahomet : "C'est écrit."

Quelques mois en ça, un journal annonçait qu'un jeune homme de Montréal, jusqu'alors aussi peu connu que le chien du plus humble des Iroquois, venait de révéler, à la face du monde ébloui, un immense talent de divination.

Cette importante nouvelle défraya, pendant plusieurs semaines, les conversations de toutes les commères du faubourg de Québec. Chacune se demandait — car le reporter, M. Ferdinand Ch., avait négligé de donner ce renseignement — où perchait cet extra-terrestre personnage. Je fus, moi-même, accablé de points d'interrogation par une brave femme qui brûlait du désir de consulter l'oracle, pour une affaire de la dernière gravité.

A part ce jeune phénomène, dont la célébrité eut une éphémère durée, il existe, dans les parages de la tribu des Pieds Noirs, une bonne dame dont les facultés sibylliques sont mises à contribution — moyennant espèces sonnantes et trébuchantes — par les neuf dixièmes du

sexe aux pieds duquel M. Legouvé veut absolument que nous tombions à genoux.

Jamais on n'a vu un pareil engouement pour l'inintelligible, l'incompréhensible, l'extraordinaire, le mystérieux.

Presque toute la population féminine de notre pays coupe en plein dans le panneau, se laisse prendre — comme l'oiseau dans la glu — aux singeries de nos diseurs de bonne aventure, avec une naïve crédulité qui n'a d'égale que celle d'un des hommes qui, aujourd'hui, occupent le plus l'attention publique... (Je ne citerai pas son nom : on pourrait croire que j'ai un parti pris, et ça me ferait du tort.)

\* \*

A Ste Scholastique, l'air ambiant est peuplé d'esprits d'outre-tombe ; tout le monde à la cervelle sens-dessus-dessous parce que, dit-on, un mystérieux globe de feu — un globe de feu rouge, ce qui est pire ! — apparaît, certains soirs, à neuf heures justes, à l'endroit précis où jadis, une personne périt, sur la voie ferrée.

Si je ne crignais pas de troubler certaines têtes, je citerais tous les faits fantastiques qui se sont produits depuis quelque temps ; mais, second désagrément, cela ferait une liste qui, d'un seul bout, irait d'ici jusqu'à la Longue-Pointe où le lecteur arrivé à la fin, ahuri, ayant complètement perdu la tramontane, risquerait de se faire interner.

\* \*

En somme, quand je vois des personnalités comme M. Boulanger — ma foi, tant pis : je lâche son nom — consulter des voyants, je me demande si le cerveau humain, en général, surmené par des travaux intellectuels trop abstraits, n'entre pas dans une phase d'accablement où il éprouve le besoin de se délasser dans les sornettes des sorciers qui avaient tant de crédit il y a cinq siècles.

On en a pourtant bien publié, de ces prophéties qui ne se sont jamais réalisées, comme, par exemple, celle de 1871, prédisant l'avènement prochain du comte de Chambord sur le trône de France. On y croit encore, malgré tout : Il y a quelques jours, un voyant a prédit que le président Carnot serait déchu dans six mois et que M. Boulanger marcherait contre l'Allemagne...

Attendons les événements.

\* \*

Je crois que je me réconcilierai quelque peu avec nos prophètes s'ils m'assuraient que nos conseillers municipaux, anciens et nouveaux, vont s'occuper d'une question qui demande une prompt solution : Le sort des pauvres et des enfants abandonnés.

J'ai déjà écrit sur ce sujet et l'on pourrait m'objecter comme la Mathurine de Molière : "Tu me dis toujours la même chose Pierrot." Et je pourrais répondre, avec Pierrot : "Je te dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose."

Oui, les pauvres sont toujours les victimes de notre loi défectueuse ; les orphelins, les petits délaissés sont toujours, à cause de leur condition sociale, envoyés en prison...

On s'en plaint depuis longtemps ; personne, parmi nos administrateurs, ne daigne s'occuper d'eux ; mais en revanche, à la chambre fédérale, à Ottawa, nos hommes politiques ont consacré deux séances presque entières à la discussion de projets de loi sur la protection des animaux et sur la répression de l'abus du tir à pigeons.

On n'a pas compris encore, la valeur de l'adage : "Charité bien ordonnée commence par soi-même" ou plutôt, on en fait une mauvaise et trop personnelle application ; on ne s'occupe que de son individu, tandis qu'il faudrait soutenir une légion de pauvres innocents dont l'avenir repose dans la charité publique...

\* \*

Après le départ de la déesse du chant, le dieu de la comédie est arrivé à Montréal. On dirait que les deux étoiles ont craint de se rencontrer et que notre cité n'est pas assez grande pour contenir leurs talents.

Je ne veux pas entreprendre la tâche d'enregistrer ici tous les mérites de Coquelin aîné. Je préfère, pour le plus grand avantage du lecteur, citer une appréciation humoristique du célèbre comédien, que je traduis du *Life* de New York :

"Benoit Constant Coquelin est le héros favori du grand Ollendorf. Les étudiants de l'Ollendorffiana ont reconnu fréquemment le célèbre comédien dans les romans de cet auteur de talent. Il est certain, par exemple, que c'est de lui qu'il est question dans ces lignes immortelles : "Avez-vous vu le fils rouge du boulanger jaune aujourd'hui ?"

"Constant père fut un industriel et respectable boulanger de Boulogne-sur-Mer, qui n'avait pas de plus grand désir que de voir son fils lui succéder, afin d'épouser l'épigastric des hommes plutôt que leur intelligence.

"Comme acteur, on reproche à Coquelin de n'être familier qu'avec une seule langue étrangère, et c'est pour cette raison que M. Harrigan a refusé de lui accorder un rôle dans *Pete* et que Tony Pastor ne le reconnait pas comme un artiste populaire. Naturellement, il existe même des doutes sur l'accent français de Coquelin, depuis que les jeunes demoiselles du pensionnat de Mlle Caramel, situé sur la Fifth Avenue, qui ont appris à parler couramment le français, sous le professorat de Mme O'Reille, depuis plus de vingt ans professeur de musique, de langues, de mathématiques, d'histoire, de sciences et de beaux-arts, à l'École des Chiffonniers, de Paris — comme il est dit dans le prospectus, — ont été incapables de comprendre un mot des pièces jouées par cet acteur. Le fait seul que Mme O'Reille a été obligée de suivre la représentation sur un livre, a beaucoup contribué à donner de la force au doute que chacun entretenait sur la correction et l'élégance avec lesquelles Coquelin aîné parle la langue de Racine.

"Il est clair que son talent ne peut être comparé avec celui des artistes nés à New York, tels que Harry Kernelle, Hollen ou Hart. Il ne connaît aucune chanson d'actualité : il ne sait pas danser, chaussé de sabots, et il est incapable de tourner sur lui-même plus d'une fois de file.

"De fortes raisons mettent également en doute son éducation artistique : il ne se revêt pas d'un pardessus fourré pour se promener dans Broadway, par les chaudes après-midi : il n'a jamais mené de la cravache aucun journaliste : il n'a jamais enlevé aucune femme.

"Nous regrettons d'être obligé de rappeler que Coquelin a saisi la première occasion qui lui a été offerte d'empêcher le nom de sa famille de tomber dans l'oubli en choisissant une vocation pour son fils, car, au lieu d'en faire un respectable boulanger, comme son grand père, l'acteur a préféré élever son descendant dans son métier."

LÉON FAMELART.

## LES MINES D'OR DU DENISON

Les mines d'or du Denison, près d'Algoma, dans le haut Canada, dont nous donnons aujourd'hui une vue, ont été découvertes durant l'été de 1887 par un de nos compatriotes, un Canadien-Français du nom de Ranger, un expert chercheur d'or. La mine Vermillon, l'une d'entre elles, si l'on s'en rapporte aux magnifiques pépites qu'elle a fournies jusqu'à ce jour promet de prendre rang parmi les plus riches mines aurifères du globe. Plusieurs capitalistes de Chicago et de New York se sont assemblés et ont organisé une société d'exploitation de ces mines, société dont les opérations ont pleinement répondu aux attentes que les actionnaires s'étaient formées. Tout autour des mines, sur plusieurs milles à la ronde, la contrée a été ravagée par des feux allumés intentionnellement dans le but d'éclaircir le sol et l'on n'y voit plus que les souches noircies, des pins et des sapins qui ont échappé à l'élément destructeur. Des gens de toutes classes et de toutes conditions se rendent maintenant sur ces lieux, pour y chercher fortune et s'y disputer le terrain. Avant peu, si l'avenir ne dément pas les espérances actuelles, le comté de Denison aura bon nombre de villages florissants et un nombre respectable d'habitants.

Petit dictionnaire fantaisiste :

Catafalque.—Le reposoir de la vanité.

Consulter.—Demander à quelqu'un... d'être de notre avis.

Démenti.—Un soufflet en petite tenue.

Echafaud.—Sommet vertigineux où l'on finit toujours par perdre la tête.

## ECHOS DU HIGH-LIFE



C'est cette semaine que doit avoir lieu, à Québec, le mariage de M. G. Grenier, greffier du conseil exécutif, avec Mlle Marchand, fille du président de l'assemblée législative.

A Monton, le 1er du mois passé, le prince Alexandre de Battemberg unissait ses destinées à celles d'une étoile d'opéra de second ordre, Mlle Marie Loisinger. Ce mariage que l'Empereur et le Chancelier n'ont pas vu d'un mauvais œil, n'a paraît-il pas eu l'heur de plaire tout à fait autant à notre gracieuse souveraine.

Il est rumeur que, d'après un télégramme de Rome, l'Honorable juge Baby aurait reçu récemment du Saint Père le titre de Chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire.

Dernièrement, chez le colonel Ouimet, réception princière donnée par Mme Ouimet à notre diva Mme Albani Gye. Parmi les invités ont remarquait les honorables juges Loranger, Mathieu et Ouimet ; M. G. Lamothe, le Dr Rotlot, M. et Mme Geoffrion et leur fille, M. et Mme L. W. Sicotte, Mlle Sicotte, M. Leblanc et Mme H. C. St. Pierre, Léandre Ethier, P. Delorme.

Dernière réception publique à la Maison Blanche tout récemment. L'affluence était telle que lorsque M. le Président et Mme Cleveland descendirent au salon bleu où devait avoir lieu la réception, la circulation était presque impossible. Durant le défilé, le corps de musique de la marine fit entendre les morceaux les plus choisis de son répertoire.

Le Club des Chasseurs de la cité a donné, ces jours derniers au chenil, son dernier grand bal de saison. Succès hors ligne. La salle de danse présentait un aspect vraiment féerique. Le jeu des lumières parmi les fleurs semées à profusion, les toilettes exquis et resplendissantes avaient quelque chose de magique. Les invités étaient reçus par Mme J. Crawford. A sept heures et demie M. Crawford, le maître de céans, accompagné de Mme Alex. Allan de Brockville, et suivi de M. J. Alex. Stevenson et de Mme Crawford, de M. H. Montague Allan avec Mme Coutlée et de leur brillant cortège, se rendirent à la salle à diner où des tables bien servies les attendaient. Après le souper les danses recommencèrent de plus belle et se prolongèrent fort avant dans la nuit. Réunion choisie, on le devine.

Le 25 février, très belle fête costumée au patinoir de la Grande Allée, à Québec.

Travestissements pleins d'un goût exquis. On comptait plus de deux cents patineurs.

Une grande partie du high-life de la cité de Champlain était présente. La soirée a été on ne peut plus agréable.

## MASQUE DE VELOURS.

En police correctionnelle.

Le président, à un affreux chanapan déguenillé.— On vous a trouvé vagabondant et mendiant. Vous n'avez donc pas de métier ?

Le prévenu.—Faites excuse, mon président. J'enlève la neige.

Le président.—En hiver, passe encore, quoique cette année... Mais que faites-vous en été ?

Le prévenu.—J'attends l'hiver, mon président.

## M. PAMPHILE LEMAY

Ce poète qui a su dépeindre avec tant de vérité nos mœurs nationales, est né à Lotbinière, district de Québec, le 5 janvier 1837 ; il est l'un des nombreux descendants de Léon Lemay et de Marie-Louise Auger.

Le jeune Lemay fit ses études au séminaire de Québec. Là, tourmenté déjà par le démon de la poésie, il rima certaines satires à la Boileau, contre ses professeurs, qui lui attirèrent de vertes semonces.

Ayant terminé ses classes, il se lança, avec un bien faible entrain, dans l'étude du droit, pour lequel il ne se sentait guère de vocation.

Il abandonna bientôt le Code et partit pour les États-Unis, à la recherche de la fortune. Il ne trouva aucun ouvrage dont sa condition morale et physique put s'accommoder ; mais, en revanche, il serait tombé dans la plus noire misère s'il ne se fut promptement décidé à retourner dans son pays natal.

A Sherbrooke, il eut des vellétés mercantiles et travailla, pendant deux grandes semaines, en qualité de commis dans un magasin.

Pendant ce temps, les déboires l'avaient fait réfléchir ; il avait pris une sage résolution : il voulait consacrer sa vie au service de Dieu. C'est ce qu'il annonça à sa famille qui apprit avec beaucoup de joie cette bonne détermination.

Durant deux années, il demeura dans le sanctuaire ; mais terrassé par une terrible maladie qui fleurit sous notre beau ciel : la dyspepsie, il se vit dans la pénible obligation de rentrer dans le monde et de se replonger, avec autant de goût que par le passé, dans l'étude du droit profane.

De concert avec M. Louis Fréchette, il étudia sous l'Hon. M. Lemieux, alors ministre, et sous M. Rémillard.

Dès qu'ils furent possesseurs de leurs diplômes, ils s'éloignèrent avec rapidité du Palais de Justice. Les gens de robes en pleurèrent ; mais les Neuf Sœurs durent s'en réjouir.

Par la protection de M. Lemieux, ils entrèrent, en qualité de surnuméraires, dans un bureau de la chambre. Bientôt M. Lemay, resté seul par suite du départ de son compagnon, Fréchette, pour les États-Unis, se maria... et son foyer se peupla d'une nombreuse progéniture.

Le talent de notre poète est des plus vastes. Il ne craint pas d'aborder, et avec succès, les genres divers, tels que l'épique, la chanson, l'ode, la fable, etc. Il est l'auteur de plusieurs romans dont quelques-uns firent passablement de bruit : *L'affaire Saugrain*, *Le Pèlerin de Sainte Anne*, (deux volumes,) *Picouac le Maudit*, (deux volumes.)

Il a publié un volume de fables—quelle témérité, après La Fontaine !—L'édition presque entière de cet ouvrage fut détruite lors de l'incendie du parlement de Québec.

En 1865, ses *Essais Poétiques* virent le jour ; mais ce n'étaient encore que les prémices d'un talent qui demandait à être cultivé.

En 1867, au concours de poésie ouvert par l'Université Laval, il gagna la médaille d'or avec un poème épique sur "La découverte du Canada." Ce fut un grand triomphe pour le jeune poète, auquel ses amis de Lotbinière firent une ovation.

En 1872, son "Hymne National" pour la fête des Canadiens-Français, lui valut une autre médaille d'or.

En 1875, parut un de ses plus beaux ouvrages : *Les Vengeances*, dans lequel on sent à chaque page le goût de terroir. On peut dire que ce poème est un des chefs-d'œuvre de la littérature canadienne.

*Les Vengeances*, arrangées pour la scène, furent jouées avec beaucoup de succès.

On lui doit encore la magnifique traduction du poème de Longfellow : *Evangéline* ; deux volumes de poésies : *Une Gerbe et Petits Poèmes*, indépendamment d'une foule de travaux littéraires, en vers et en prose, qui parurent dans divers journaux et revues.

Aujourd'hui, M. Lemay, conservateur de la bibliothèque du parlement de Québec, cultive toujours les lettres, et nous espérons que nous aurons le bonheur de lire encore plusieurs de ses ouvrages, dont le style charmant et la saveur canadienne ont le don de plaire au public à un si haut point.

Le nom de Lemay restera dans l'histoire, comme ayant appartenu à l'un de nos meilleurs poètes.

## ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



Mme Albani a quitté Montréal, le 26 février, avec sa compagnie. Elle se rendait à St Albans.

\* \*

Le troisième concert de Mme Albani, qui a eu lieu au Queen's Hall, le 25 février, a obtenu un succès au moins équivalent à celui des deux précédents.

La société Philharmonique, sous la direction du professeur Couture, récolta, (chose peu aisée, considérant la terrible concurrence de Mme Albani) une bonne moisson de bravos.

M. Barington Foote, qui possède une bonne voix de baryton ; Melle Damiani, superbe contralto ; M. Massini, bon ténor et M. Barrette, flûtiste, ont contribué aux succès de la soirée, la dernière de ce genre, peut-être, qu'il nous a été donné d'entendre.

Comme de coutume notre compatriote a été l'objet d'une véritable ovation.

\* \*

A l'Académie de Musique, les semaines se suivent et ne se ressemblent guère. Après les "Twelve Temptations", spectacle sans queue ni tête, entendre une partie du répertoire du Théâtre Français !... Quel saut !

Tous ceux qui ont assisté aux dernières représentations de Coquelin aîné sont retournés ou retourneront cette semaine à l'Académie de Musique qui ne sera pas assez spacieuse pour les contenir.

Il serait superflu de faire ici l'éloge de ce grand artiste qui, à lui seul, désopilait, il y a quelques mois, la rate des abonnés les plus flegmatiques de la Comédie Française.

Aux amateurs de comédie superfine, nous recommandons d'aller le voir dans le *Mariage de Figaro*.

\* \*

Selon le dire de Benjamin, le fameux vendeur d'autographes, les autographes les plus prisés aujourd'hui par les amateurs, sont ceux de Sarah Bernhardt, Terry et Langtry. Ceux de la Patti trouvent acheteur à \$3., ceux de Potter à \$1.25, et ceux de Charlotte Cushey s'échangent contre des "green-back" de 10 piastres. L'autographe de Marie Jansen, qui n'écrit que rarement, est parmi les plus rares provenances venant de la plume de nos favorites d'opéra-comique.

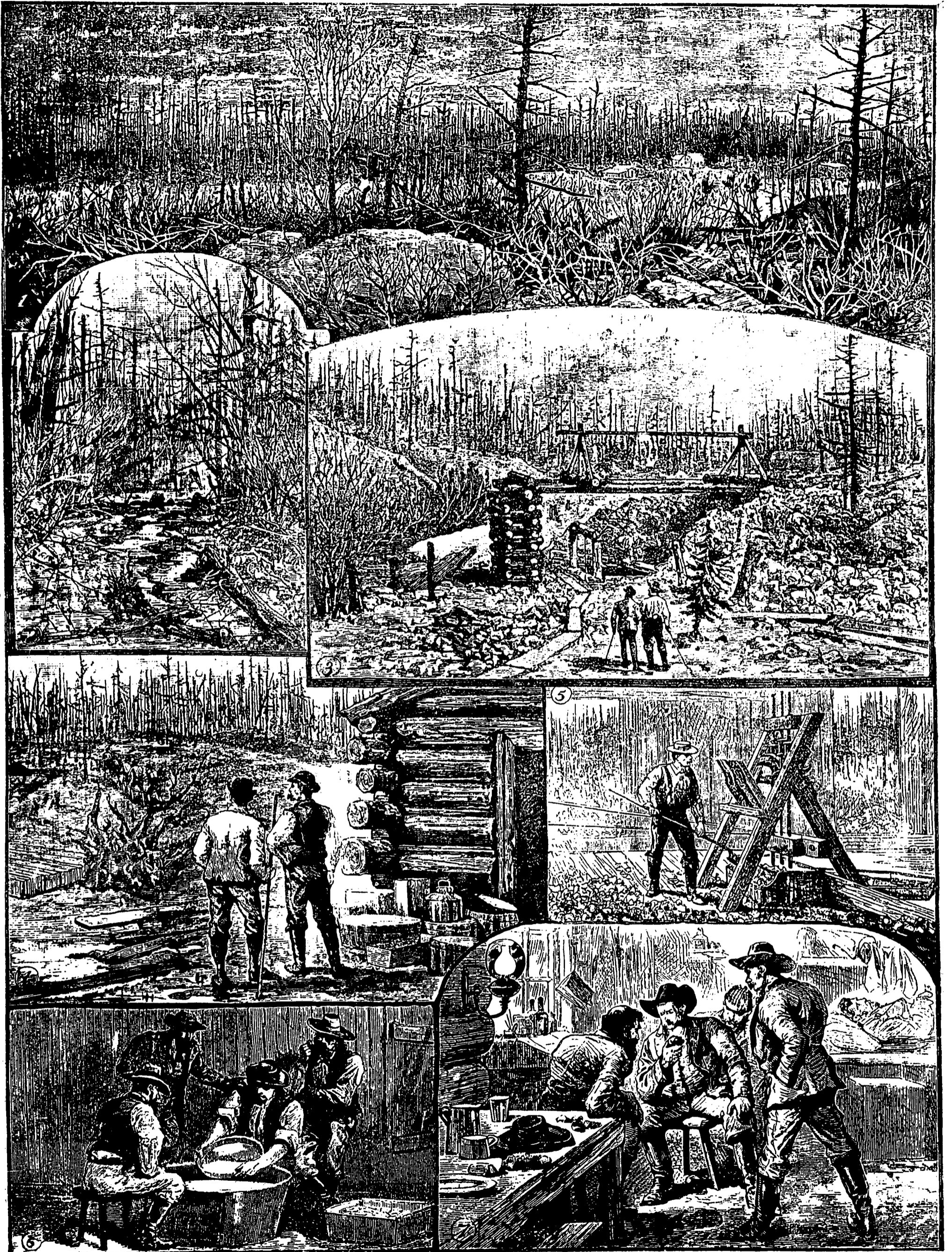
LORGNETTE.

## ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enverrons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.





1. Vue de la mine "Tough et Ranger." | 2. Le marécage "Tamerac" sur le chemin de la mine Ranger. | 3. Entrée de la mine. | 4. Départ des mineurs pour leur travail.  
5. Moulin à broyer le Quartz. | 6. Lavage du minéral. | 7. Trouville d'une pépite.

LES MINES D'OR "DENISON," PRÈS D'ALGOMA, LAC HURON, HAUT-CANADA.

CROQUIS PAR NOTRE ARTISTE SPÉCIAL.

## LE PREMIER BANQUET ANNUEL DE L'ASSOCIATION DE LA PRESSE

DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

En vérité, mes frères, je vous le dis : L'Association de la Presse de la province de Québec est une grande institution, et ses dîners sont succulents.

La gastronomie, je dois le confesser, est une science que j'ai toujours cultivée avec plaisir. En conséquence, ayant entendu, depuis longtemps, vanter la saveur des menus de M. Hogan, je me rendis avec un empressement exempt de toute contrainte, à l'aimable invitation qui m'avait été faite, de participer au nettoyage des plats qui seraient servis sur la table du banquet, le 23 février dernier.

Dès 7 heures du soir, au jour dit, on voyait vaguer comme des ombres, dans les couloirs et les corridors du St Lawrence Hall, des messieurs revêtus de la queue de morue des grandes occasions.

Par queue de morue, j'entends de beaux habits authentiques, tout luisants, d'un noir qui tranchait sur des chemises au plastron immaculé, et dont les incrédules pouvaient toucher les pans—pas les pans des chemises : ceux des habits.

Par quelle aberration les invités avaient-ils revêtu cet instrument de torture, création de quelque esprit méphistophélique, et que nous endossons comme dans le but d'appuyer, par des semblants de visibles preuves, les théories impies des Darwin et des Littré sur l'origine simiesque de l'humanité ?

Quant à moi qui me flatte d'être un esprit pratique, j'étais arrivé avant 7 heures, *sans habit*, en vulgaire redingote, et bien décidé à ne pas perdre une bouchée des croustillants friocots qui mijotaient dans les casseroles de M. Hogan.

\* \* \*

J'ai émis, dans les deux paragraphes précédents, deux opinions qui demandent de courtes explications :

1o—Qu'on soit bien persuadé que je ne prétends pas livrer la guerre aux habits à queue ni à ceux qui en sont affligés. Je dois franchement avouer que si je suis enclin à dénigrer ces vêtements, c'est simplement par un étroit esprit de vengeance haineuse, né de l'impossibilité où je suis d'en trouver un à ma taille, et de l'apparence grotesque que m'ont donné ceux que j'ai eu la témérité de porter. De là à inférer que tous les porteurs d'habits à queue ressemblent à des singes, il y a une mer.

2o—En revêtant une simple redingote pour assister au banquet, je dis que j'ai fait preuve d'esprit pratique, parce que mon intention bien arrêtée étant de sacrifier au dieu de la pause avec une libéralité d'autant plus grande que les victuailles ne me coûteraient rien ;

Attendu que, à l'instar du cœur, le ventre s'élargit d'autant plus qu'il s'emplit :

Considérant que la taille toujours déplorablement trop juste d'un habit gêne la dilatation des organes et ne permet pas au gastronome consciencieux de prendre ses aises en relâchant de quelques crans les boucles de son pantalon et en déboutonnant son gilet ;

En conséquence, afin de voiler aux regards de mes confrères des rotundités qui eussent été de nature à m'attirer des satires, j'avais jugé prudent et sage de m'affubler d'un vêtement dont l'ampleur laisse aux appétits de la bête la liberté de se satisfaire.

Qu'on venille me pardonner cette digression dont la nécessité m'a paru indiscutable, afin de me mettre à l'abri du mécontentement de mon prochain.

\* \* \*

Dans l'espoir d'un plantureux repas, j'avais jeûné depuis la veille et, on le comprendra sans peine, mon estomac, descendu depuis longtemps dans mes talons, commençait à exprimer ses plaintes avec véhémence, quand la voix du clairon annonça que le balthazar était cuit à point.

Toutes les conversations cessèrent comme par enchantement et chacun se dirigea, avec un entrain non dissimulé, vers la salle du banquet qu'un orchestre emplissait d'harmonie et que la soupe embaumait.

Chacun prit place à la table et bientôt, on entendit le

bruit des mandibules et des langues engagés dans une frénétique mastication.

Le menu était exquis : Maître Jacques ne l'eût certainement pas désavoué.

Autour de moi, mes confrères s'attardaient dans d'interminables causettes. Je ne dis pas un mot.

Je mangeai de la soupe à la tortue, du consommé de volaille, de la morue, des croquettes de pommes de terre, du filet de bœuf aux truffes, du poulet à la napolitaine, de la dinde, du veau au citron, du jambon de Cincinnati, sauce au champagne, le tout arrosé de quelques verres d'un vin de Bordeaux qui vous avait un fumet... hum ! ! !

Mongenais n'en a pas de pareil ! ! !

Puis, ayant lâché un bon cran à la boucle de mon pantalon, je continuai, profitant de la distraction de mes voisins, engagés, toujours, dans d'intéressantes conversations, en engloutissant des asperges (j'en ai pris trois fois), des épinards, des pois verts (deux fois), deux cuilles, un canard, de la salade de homard, de la laitue (trois fois), des radis, du roquefort—qui faisait tout seul son petit bonhomme de chemin—et deux branches de céleri.

A cette phase du banquet, deux boutons de mon gilet se détachèrent. Rendant grâce à Dieu de ce secours opportun, je savourai d'un plum pudding sauce au brandy excellent, auquel j'ajournai un morceau de charlotte russe, une meringue, quelques cuillerées de gelée au marasquin, un sorbet à la vanille et une tasse de café.

Les garçons enlevèrent alors les reliefs du festin et m'offrirent un cigare que j'acceptai, que j'allumai et que je fumai, dans une douce béatitude, en écoutant M. Xhrouet, un véritable artiste qui vous file des sons d'une élévation qu'on croirait qu'il les décroche dans l'éther ou d'une profondeur si souterraine qu'ils semblent sortir, en droite ligne, des terrains pénécens.

Mon cigare était juste à demi consumé quand M. Lajoie se leva et nous fit part de l'allégresse dans laquelle il mangeait depuis la mort de sa belle-mère. Félicitations !

Après que M. Lyonnais nous eût fait entendre quelques romances, on parla de chemins de fer, de locomotion, de télégraphie et un peu de journalisme, pour ne rien oublier.

Parmi les meilleurs discours qui furent prononcés j'ai sténographié, en le traduisant très librement en langue française, celui du président, qui a le mérite d'être bref et excellent :

Messieurs,

Vous avez remarqué, sans doute, que, sur notre table, les salières brillaient par leur absence. Je vous dois un mot d'explication à ce sujet : Quand M. Hogan me demanda des conseils pour l'organisation du banquet, je lus sur la liste des victuailles, sauces et assaisonnements, qu'il me présentait, une forte somme en regard du mot sel.

—Monsieur, lui dis-je, avez-vous inscrit cet article dans l'intention de nous humilier ? Quel genre de sel vous proposez-vous donc de mettre sur notre table ?

—Mais, du sel gemme, naturellement... .

—M. Hogan, répondis-je, nous pouvons parfaitement nous dispenser de votre sel gemme. Tous nos journalistes apporteront avec eux une quantité suffisante de sels, tel que sel attique, sel gaulois, voire même gros sel, pour assaisonner tous les mets que vous pourrez nous offrir. (Applaudissements).

—Bien : mais le poivre ?

—M. Hogan, repris-je encore, pensez-vous qu'il est permis de juger de l'esprit de nos journalistes exclusivement d'après leurs écrits ? Ils ne publient jamais rien de risqué, c'est vrai... . Mais si vous prêtez l'oreille aux conversations intimes, peut-être entendrez-vous narrer des anecdotes très poivrées. Donc, gardez aussi votre poivre ! (Applaudissements répétés).

Au milieu de l'enthousiasme général, on porte l'orateur en triomphe jusqu'à la porte principal du St. Lawrence Hall, et tout le monde se disperse, l'esprit et le ventre satisfaits, en se promettant d'assister au deuxième banquet de l'Association de la presse de la province de Québec.

LÉON FAMELART.

## GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture : 1o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3o. Ils écriront au moins une page de leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance : ceci est essentiel. 4o. Ils feront connaître le nom auquel nous devons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir ; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

MARIE A. L., St. Lin.—Ame candide, nature timide et blondinette gentille. Cœur fait pour aimer tendrement. Vous caressez un rêve depuis votre sortie du couvent ; êtes un peu portée à la rêverie. Possédez bonne éducation, mais connaissez peu le monde. Taille moyenne, yeux bleus, tirant sur le gris perle. Figure sympathique ; en somme charmante grande enfant. Méiez-vous des blonds. Votre caractère convient plutôt à un brun.

J. E. M., Murray Bay.—De taille assez forte, châtain, yeux bruns, allure vive, vous êtes d'origine saxonne, c'est-à-dire que vos grands parents devaient être l'un de race anglaise, l'autre de race écossaise. Vous êtes aujourd'hui un Canadien pur, dans la religion comme dans les mœurs et les aspirations. Vous êtes enthousiaste, dévoué aux causes que vous embrassez ; vous aimez à vous instruire, êtes entreprenant et ferez votre chemin dans le commerce. Vous êtes plus renseigné que la majorité des gens de votre âge. Vous avez du mérite.

S. N., Séminaire de Joliette.—Taille moyenne, brun, yeux expressifs, mais allures timides, talent ordinaire, peu de volonté mais bon garçon au possible, mettant toujours le plaisir avant le travail. Tout de même, avec du temps vous deviendrez un homme instruit, et embrasserez une profession libérale. Vous avez une physionomie très sympathique et avez un grand nombre de bons amis. Vous manquez de confiance en vous-même, il faudra prendre sur vous et vous réformer, ce qui est facile à votre âge. Une page de votre propre composition m'aurait permis de vous en dire plus long et dans une note plus juste.

B. C. L., Québec.—Je ne puis analyser votre écriture, faite d'assez de manuscrit. Plus le correspondant est jume, plus il faut de manuscrit, et surtout remettez quelque chose de votre composition. Reprenez-vous.

A NOS CORRESPONDANTS DE MONTRÉAL.—Il ne suffit pas d'acheter le journal au numéro pour obtenir l'analyse de son écriture : il faut avoir payé un abonnement d'un an. Inutile autrement, car nous aurions des milliers de demandes chaque semaine.

## COMMERAGE AVEC NOS CORRESPONDANTS

J. A. B. Winnipeg.—Donnez-nous le nom du politicien noté dans votre article, et nous prendrons en considération votre envoi.

Luce de miel.—Nous publierons certainement les avis de mariage qu'on nous remettra. Le prix de chaque insertion est de 50 cents.

Blanche, Ottawa.—Envoyez-nous les détails de cette aventure. Nous en publierons le récit aussitôt. Ça fera sensation.

Curieuse, Sorel.—L'exposition de bébés que nous avons annoncée aura lieu aux premiers beaux jours de mai. Nous recevons des candidats de toutes les parties de la province. Des bonnes seront au service de tous, et tous seront traités aussi bien que des héritiers de couronne. Service de médecin ; absolument aucun danger. Détails complets plus tard. Veuillez croire que l'organisation sera parfaite, car le succès en dépendra.

Violette.—Ce que nous avons écrit est pas mal, mais il faudra "remettre sur le métier".

Georges D., Beauharnois.—Non.

Basile, Montréal.—Mettez l'habit de gala, si vous devez occuper un fauteuil d'orchestre.



## PARDESSUS—PARDESSOUS



L'autre jour,  
Au marché Bonsecours,  
J'allai chercher des pommes,  
Et de belles, en somme.  
J'achetai un panier  
Qui me plût  
Par dessus.  
Mais je ne puis le nier :  
A la maison ma femme  
De colère s'enflamme :  
Elle avait vu d'un coup  
Par dessous !

Tel marchand  
Fait sonner son argent,  
Et tout en sa personne  
Respire la vergogne.  
Il parle en chiffres ronds ;  
C'est cossu  
Par dessus.  
Mais cherchez bien au fond :  
La caisse est toujours vide,  
Ses créanciers avides ;  
Il est percé de trous.  
Par dessous !

Le trésor  
Nous paraît un mont d'or :  
Des chefs de la Finance  
En possèdent la science.  
Ce qu'ils font est parfait,  
Au surplus,  
Par dessus.  
Oui, mais, soyez discret,  
Laissez-là vos lunettes,  
Vous aurez la vue nette ;  
Ne fouillez pas surtout  
Par dessous !

Amoureux !  
Deux cœurs voyant en bleu  
Le ciel du mariage  
Voudraient être en ménage.  
Tout y brille à leurs yeux  
Aperçu  
Par dessus.  
Retrouvons-les chez eux :  
Déjà la lune rousse  
Et la rage les pousse :  
Tout est sens d'sus dessous  
Par dessous !

Les Etats  
Purlent avec éclat  
D'inviter au voyage  
L'élite de nos sages :  
Ils seront, c'est parfait,  
Bien reçus  
Par dessus.  
Ce projet plein d'attraits,  
Est souriant, en somme,  
Pour beaucoup de nos hommes...  
Qu'ils se défient du coup  
Par dessous !

P. L'ARCIER.

## ASSOCIÉ

Un collègue, que dans ces temps,  
Où toute ruse est admissible,  
On s'applique à fourrer dedans  
Le plus adroitement possible.

Alcide CHAPEAU

## L'INCENDIE DU PALAIS DE GLACE.

*L'œuvre d'un incendiaire.—Héroïsme de nos pompiers.  
Critiques injuste de la presse anglaise.*

La nuit dernière un incendie allumé probablement par des mains criminelles, a réduit en cendres un édifice dont les proportions majestueuses et les beautés architecturales faisaient l'admiration de tous les étrangers qui visitaient la métropole.

Nous voulons parler du palais de glace dont il ne reste aujourd'hui que des ruines fumantes, au milieu desquelles s'élèvent des pièces de métal tordues par l'intensité du feu.

Le spectacle présenté par la place Dominion est celui de la désolation la plus navrante, et des milliers de spectateurs groupés autour du théâtre de l'incendie semblent abasourdis par ses ravages extraordinaires.

Quelques minutes passé minuit la population d'ordinaire si paisible du quartier aristocratique de Montréal, a été mise en émoi par les cloches d'alarme et une lueur sinistre éclairant le firmament.

L'alarme avait été donnée, à la boîte du Windsor, par un homme de police qui avait vu de la fumée se dégageant en épaisses spirales d'une des meurtrières de la tour du carillon, située à l'angle ouest du palais de glace.

Une minute et demie après l'alarme, les pompiers du Carré Chaboillez et de la rue Guy étaient rendus sur le terrain. Mais malheureusement les flammes, trouvant un aliment facile dans les matériaux dont l'édifice était construit, s'étaient propagées avec une rapidité prodigieuse et avaient déjà atteint les créneaux et les mâchecoulis.

La garnison après la reddition de la place aux raquetteurs, avait brisé le pont levis et baissé la herse de manière à empêcher les curieux d'accéder à la cour intérieure. La première division des pompiers, après avoir fait des tentatives infructueuses pour conduire leurs boyaux à travers la porte, dut donner une deuxième alarme. La réserve arriva en toute hâte avec les pompes à vapeur, les échelles Hayes, Dorval et Langevin.

La manœuvre des pompiers fut quelque peu gênée par la foule des curieux qui se pressaient autour du palais. Le colonel Hughes avec une cinquantaine d'hommes réussit à maintenir la foule à une distance raisonnable et à l'empêcher avec des cordes de sortir des limites qu'il lui avait assignées.

Lorsque la réserve commença ses opérations l'élément dévastateur avait déjà gagné les pièces supérieures de la tour centrale. Un jet puissant lancé par la nouvelle pompe Clapp et Jones protégea pendant quelques minutes la tour de l'Est, mais la violence du vent donna un développement si rapide à l'incendie que tous les efforts de la brigade restèrent impuissants à cet endroit. Il était évident que cette partie de l'édifice ne pouvait plus être sauvée.

Le chef Benoit fit appliquer les échelles Hayes sur la tour sud-est et ses hommes parvinrent à y lever les boyaux. De ce point ils lancèrent deux jets volumineux qui atteignirent le sommet de la tour centrale. Pendant quelques minutes on crut que cette manœuvre étoufferait le feu avant qu'il eut envahi l'aile gauche du palais, d'où il aurait pu se communiquer au dôme de la nouvelle cathédrale, mais malheureusement la pompe Silsby cessa tout à coup de fonctionner ; un accident venait de la mettre hors de service.

L'échevin Cunningham fendit la foule avec l'échevin Vital Grenier et s'approcha de la machine pour remédier au mal.

Peine inutile, la pompe resta inactive.

Avant qu'on eût pu mettre la remplacer par la vieille Shand et Mason, le feu fit tant de progrès qu'il ne put être contrôlé par les pompiers. Ceux-ci s'épuisèrent en efforts héroïques, se tenant aux points les plus dangereux au risque d'être écrasés par la chute des poutres enflammées, où l'éroulement d'un pan de maçonnerie.

Les échelles Dorval et Langevin furent dressées sur la façade du palais embrasé et les pompiers s'en servirent pour attaquer le feu qui devorait les deux bastions placés à chaque extrémité. La facilité avec laquelle on manœuvra les deux échelles de Québec souleva des applaudissements de la foule.

La rage de l'incendie avait atteint son paroxysme, les étages inférieures étaient un immense brasier, des langues de feu sortaient du couronnement de la tour centrale en panaches sanglants et des gerbes d'étincelles s'élevaient vers le firmament comme un immense feu d'artifice. Il n'y avait plus d'espoir de sauver d'une destruction complète le beau palais dont Montréal s'enorgueillissait pendant le dernier carnaval. Cependant nos pompiers faisaient encore des prodiges de courage et d'audace. Le chef voyant que tout était perdu commanda à ses hommes d'abandonner une position périlleuse qu'ils occupaient au-dessus de la porte centrale. Les pompiers sautaient de créneau en créneau pour descendre par les échelles lorsque l'imposte du cintre se déscella et tomba avec fracas, entraînant les lances de la porte et deux pans de la muraille.

Les pompiers que cet accident avait empêchés de descendre par les échelles, n'avaient d'autre alternative que celle de sauter du haut des créneaux ou de périr dans les flammes, lorsque les hommes du carré Chaboillez arrivèrent avec leur filet de sauvetage. Les pompiers n'hésitèrent pas un instant, ils s'élançèrent dans le vide et tombèrent mollement sur l'engin de salut.

Les applaudissements prolongés de la foule accompagnèrent cet acte de sauvetage.

On ouvrit alors la valve de soulagement de la pompe Clapp et Jones, ce qui eut pour effet de lancer sur les murs de l'édifice en flammes un jet tellement énergique que les murs s'effritèrent et tombèrent à l'instant.

A ce spectacle M. Alfred Perry est tombé en pamoison.

La presse anglaise notamment le *Herald* et le *Star* a critiqué d'une manière virulente la conduite du chef Benoit. Elle prétend qu'il aurait dû concentrer les efforts de la brigade au sud de l'édifice en flammes afin de sauver l'aile ouest, et protéger l'église au coin des rues Dorchester et Windsor. M. Benoit nous dit que le vent ne soufflait pas de ce côté et que son but était de sauver la cathédrale.

Les commissaires des incendies ont tenu une enquête sur l'origine du feu, et après l'interrogation de plusieurs témoins ils sont venus à la conclusion que le feu a été allumé par la main d'un incendiaire. La brigade des pompiers est exonérée de tout blâme, attendu qu'il était entré trop de paille, de boue et de déchets dans la glace du canal Lachine qui a servi à la construction du palais incendié.

Il n'y avait pas d'assurance sur le palais de glace.

H. BERTHELOT.

## LE JOURNALISME PEINT PAR LUI-MEME

Certains journalistes ont en leur opinion une foi inébranlable. Oyez plutôt.

Lors de retour de l'île d'Elbe, un journal annonça, en ces termes, la marche de Napoléon :

L'anthropophage est sorti de son repaire.—L'ogre de Corse vient de débarquer au golfe Juan.—Le tigre est arrivé à Gap.—Le monstre a couché à Grenoble.—Le tyran a traversé Lyon.—L'usurpateur a été vu à soixante lieues de la capitale.—Bonaparte s'avance à grands pas, mais il n'entrera jamais à Paris.—Napoléon sera demain sous nos remparts.—L'empereur est arrivé à Fontainebleau.—Sa Majesté impériale a fait son entrée, hier, au milieu de ses fidèles sujets.

Vraie ou fausse, la gradation est ingénieuse et elle est, malheureusement, une peinture trop fidèle de l'inconstance du plus grand nombre de nos hommes politiques.

Au dessert.

On a donné à Toto un petit verre de malaga avec deux biscuits pour tremper dedans.

Une fois son verre vidé, Toto désire encore du malaga.

—Mais, lui dit sa mère, tu en as eu assez.

—Je n'en ai pas eu du tout, répondit-il piteusement ; ce sont les deux biscuits que j'ai mangés qui ont tout bu !

\* \*

Dans une soirée chez l'avocat X..., une jeune fille, renommée pour le charme de sa voix, à un jeune cocodès :

—Connaissez-vous le *lac*, de Lamartine ?

—Non ; en fait de lacs, je ne connais que le lac St. Jean !



Impossible de se plaindre de la banalité dans les formes de costumes ou dans les étoffes, car la saison nouvelle a des trésors de coquetterie, des merveilles d'originalité et de goût qui peuvent satisfaire toutes les femmes.

Rien de plus séduisant, de plus joli que les nouveautés en lainage. Le nombre en est si étendu, si varié que le simple aperçu que je pourrai lui consacrer dans cette chronique, n'en donnerait qu'une faible idée. Mais tout est facile à nos couturiers avec les éléments dont ils disposent, aussi se surpassent-ils en merveilles, créant des costumes d'un caractère à part et nous éblouissant chaque jour par une invention charmante, faisant ainsi un changement à vue au costume que leur imagination toujours en éveil vient de trouver.

La manche subit à elle seule les principales évolutions que la mode capricieuse aime à tenter. Plate d'abord, moulant le bras jusqu'à l'engourdissement, elle est devenue subitement large, bouffante, se relevant à l'égalité de la façon la plus disgracieuse ; puis ensuite, modérant cette allure, nous l'avons vue serrée en sablier ou froncée sous un long poignet. Maintenant elle affecte la forme d'aile, ressuscitant la manche à l'ange, nom poétique qui peignait bien cette forme gracieuse entre toutes, mais qui ne peut être de mise qu'avec les belles et lourdes étoffes des robes de réception et de dîner. Pour ces mêmes toilettes encore, disons que la manche Juive, d'une élégance extrême, ornée de galon brodé, style Renaissance, sera tout à fait dans le goût du jour.

Jamais les costumes, du reste, n'ont eu une allure plus séduisante et une recherche aussi grande d'ornements. Sur les lainages, sur les draps, on ne voit que broderies de toutes sortes en fines soutaches ou en beaux galons. Peu de changement dans la forme qui tient de la redingote ou de l'habit : mais la variété réside dans les détails, et c'est d'une façon multiple, que nous avons à signaler les différences qui s'établissent dans les corsages. Les uns sont croisés sans pinces et en biais, d'autres ont la chemisette maintenue sous une ceinture-corselet en velours ou en surah drapé ; un autre s'ouvrira en pointe sur un plastron de dentelle, ou le corsage à taille ronde, plat d'un côté et drapé de l'autre, sera serré dans une ceinture en ruban de faille ou de moire formant nœud coeuvre sur le côté.

Dans les déshabillés si commodes et si pratiques, même richesse dans le tissu, et même diversité de forme. Voici deux modèles d'une grâce parfaite, que j'offre comme types à copier, car les étoffes qui les composent manquent un peu de cette simplicité que j'aime tant à recommander à mes lectrices.

L'un est en vigogne bien pâle, avec doubles plis Watteau dans le dos ; il s'ouvre sur une blouse de surah blanc, bordée à l'ourlet de plissés de dentelle. Cordelière de soie nattée bleu pâle se nouant à la taille. Collerette Directoire en dentelle, manches formant jockeys froncés, terminées par un volant.

L'autre est en peluche paille s'ouvrant sur un devant drapé en dentelle crème, manches à ailes en dentelle recouvrant des manches plates en peluche. Dentelle posée en châle sur la poitrine et nœud en ruban de satin paille entourant la taille et tombant en flot sur le côté.

A citer encore une toilette de distinction rare et d'un goût au-dessus de tout éloge. La jupe en drap gris toute brodée d'or ; à la redingote d'un gris plus foncé toute ronde, sans ornement autre qu'une ceinture en galon tissé or agrafé au bas de la taille. Grands revers unis encadrant un plastron de drap froncé en store. Chapeau de feutre gris aux ailes relevées avec panache de plumes et nœud de ruban en satin gris.

Puis un vêtement pour jeunes filles qui mérite d'être noté. Il est en drap aventurine de forme redingote avec devants croisés de droite à gauche s'agrafant près de la hanche. La doublure est en satin ourté et piqué. Point de garnituré, si ce n'est un immense col en lama teint

en gris, couvrant presque les épaules, et venant finir près de la hanche, au point où se ferme le vêtement. La manche un peu épaulée, se termine par un poignet de fourrure. Cette fourrure de lama, souple et soyeuse fait au visage un cadre charmant.

Les chapeaux sont charmants. Comme nous l'avons déjà dit, la simplicité règne dans la garniture : rien de trop élevé ni de trop touffu. Comme ruban, des rayures ton sur ton, ou pékiné de deux tons. Large ruban de faille, liseré d'ottoman sur un demi-centimètre. Pas de couleur heurtée, beaucoup d'harmonie dans les nuances : tel est le mot d'ordre de la mode, pour ce commencement de saison.

Les plumes triomphent, et leur succès est aussi grand sur les coiffures que sur les costumes. La fleur est tout à fait abandonnée, même la fleur en velours, malgré son petit air hiver ; on lui préfère la garniture du ruban, et la plume légère et vaporeuse, dont le duvet fin et doux est si gracieux au nord de la passe d'une petite capote.

Le vert dans tous les tons est la nuance privilégiée de la mode ; on ne voit que cela en coiffures et en vêtements. Redingotes en drap vert olive couvertes de broderies merveilleuses ; mantes en satin épais, gros vert, garnies de renard noir. Les petites douillettes des bébés suivent la même règle, et la jupe et la pèlerine plissées finement en cachemire réséda pâle, ont pour complément une immense capote, genre Greenaway, bordée de plumes soyeuses, sous laquelle la tête mignonne semble plier. C'est de la dernière originalité, mais cette originalité, qui emprunte un caractère bizarre, est loin d'être de bon goût.

Toujours la jupe droite, sans relevé ni pouf, tel est le genre que les couturiers adoptent pour les toilettes de l'hiver. Parmi les plus nouvelles, j'en cite deux prises sur le vif, l'une en faille or pâle, montée à gros plis à la taille, est à tablier de crêpe de Chine brodé de fleurettes. Corsage ouvert sur un fichu croisé en crêpe de Chine, avec ceinture jeune pousse se nouant sur le devant. L'autre en peau de soie gris cendré, s'ouvre sur un tablier orné, jusqu'à mi-hauteur, d'une broderie résille en passementerie de soie mate. Corsage à la vierge serré dans un corselet résille. Manches à jockeys bouffants avec bracelets en passementerie les serrant au-dessus du coude. Ces deux toilettes, l'une de soirée, l'autre de chez soi élégant, sont de suprême distinction.

ROSE COUTURIER.

## LE BOYCOTTAGE

Il est fréquemment parlé, à propos des affaires d'Irlande, du *boycottage*. Bien des personnes ignorent quelle est la signification exacte de cette expression.

Voici à cet égard quelques renseignements :

Le boycottage (ou *boycotting*),—ainsi nommé du nom de sa première victime.—de septembre 1880. C'est dans un meeting tenu à Ennis, que M. Parnell, presque sans y penser, avait conseillé à ces amis de mettre à l'index et d'excommunier de la vie sociale quiconque aurait excommunié un fermier pour cause de non paiement, ou pris la succession d'un fermier expulsé.

Ce fut contre un certain capitaine Boycott, officier retraité qui s'occupait d'agriculture, qu'on ouvrit le feu. Ayant eu l'occasion d'expulser un fermier récalcitrant, il se vit, en peu de jours, abandonné de ses domestiques, mis en quarantaine par tous ses voisins, réduit à aller personnellement chaque jour arracher des pommes de terre pour son déjeuner et celui de sa famille.

L'affaire eut un immense retentissement. Toute la presse s'en occupa. Des légions de reporters vinrent suivre sur place les péripéties de la lutte. Dans une occasion mémorable, une armée d'orangistes arriva de l'Ulster pour prêter main forte à Boycott et rentrer ses récoltes menacées de pourrir sur pied. Mais, en fin de compte, la situation devint intenable pour le capitaine, qui dut se résoudre à quitter sa propriété du Connaught.

Depuis, le boycottage est entré dans les mœurs. Ni pour or, ni pour argent, le "boycotté" n'obtiendrait un morceau de pain, un verre de bière, une paire de souliers, le plus mince service ; il doit ou émigrer, ou se suffire à lui-même, à moins qu'il ne soit, assez riche pour faire venir et entretenir des étrangers. Heureux encore si l'on ne coupe pas la queue de ses vaches et ses propres oreilles !

## LES QUARANTE JOURS DE CARÊME

Pourquoi le carême se compose-t-il de quarante-jours ? Telle est la question que nous entendons poser souvent à partir du mercredi des Cendres.

Le carême étant une institution religieuse, c'est dans l'histoire de l'église qu'il faut chercher quelle peut être l'origine de sa durée, fixée comme on sait à quarante jours.

En remontant à l'origine des temps, on trouve que le nombre quarante a presque toujours été celui de la peine et de l'affliction. Ainsi, après la chute de l'homme, Dieu promet un rédempteur qui n'arrive qu'au bout de quarante siècles. Le déluge, dit l'histoire, dura quarante jours et quarante nuits.

On trouve ainsi, à chaque instant, dans l'histoire sainte, le nombre quarante indiquant la durée des grandes peines qui ont frappé les hommes, jusqu'au jeûne de Jésus, qui dura quarante jours et quarante nuits, et qui est l'origine réelle de notre carême.

Quant au carême commençant toujours le mercredi, la raison en est bien simple :

Comme c'est un principe admis de tout temps, dans l'église, de ne pas imposer de jeûne le dimanche qui est le jour de la résurrection, il fallait retrancher les dimanches des six semaines qui précèdent la fête de Pâques. Comme il ne restait plus que 36 jours de jeûne, on en a ajouté quatre pris sur la semaine précédente, et c'est ainsi que le carême commence le mercredi.

En dehors de l'idée religieuse, le carême a aussi sa raison d'être au point de vue hygiénique. Des médecins et des physiologistes, peu suspects de mysticisme, déclarent que le régime maigre est très favorable à la santé, à l'époque de l'année où ce produit ce que l'on appelle le réveil de la nature.

Dans un autre ordre d'idées, cette quarantaine d'abstinence ne serait également qu'un bien dans l'intérêt de la santé, une opinion généralement admise étant que, à l'approche du printemps, la chair des animaux renferme des principes nuisibles à la santé de l'homme.

## STATISTIQUES

Il y a 3,064 langages connus.

Il y a 432,000,000 de chrétiens.

Le nombre des religions sur la terre est de 1,100.

Le nombre total des habitants du globe est de 1,435,000,000.

Les catholiques romains sont au nombre de 208,000,000 ; les Grecs schismatiques, 83,000,000, et les différentes églises protestantes comptent 123,000,000 d'adeptes.

Parmi les idolâtres, les disciples de Brahma comptent pour 131,000,000 ; les Bouddhistes pour 503,000,000, et les autres religions payennes ont un ensemble de 135,000,000 d'adhérents.

Au nombre des autres peuples qui n'ont pas embrassé le christianisme, les Juifs figurent pour 85,000,000, et les Mahométants pour 120,000,000.

Dans les Iles Philippines, on a débouvert une fleur sauvage mesurant trois pieds de diamètre.

## LA CHIROMANCIE

Desbarolles était à Bade, et Auguste Villemot y était aussi.

On vint à parler chiromancie.

Un des assistants blagnait.

—Comment ! fit Villemot avec une apparente indignation. Mais c'est la plus incontestable des sciences !

Desbarolles jubilait.

—Et j'ajouterai, continua Villemot, la plus infallible. Desbarolles jubilait de plus en plus.

—Ainsi, poursuivit Villemot, je vois la main d'un monsieur sur la joue d'un autre ; tout de suite je suis sûr que ce monsieur est un homme emporté. Je vois en omnibus la main d'un voyageur dans la poche de son voisin : tout de suite je suis sûr que le voyageur n'est pas un homme délicat.

Desbarolles ne jubilait plus.

# S C I E N T I F I C A

BALLET DE M. UBEL

MUSIQUE DE M. EDMOND DIET

Représenté récemment au Théâtre du PARADIS-LATIN, à Paris.

## Valse lente.

*Moderato.*

*piano*

*mf*

*ff*

*cresc.*

*scen.*

*do*

*scen.*

*1. Tempo.*

*rall.*

*per-dou-dosi*

*pp*

G. J. Lussier



## ARRACHÉE DE LA TOMBE

XXIV

(Suite)

Enfin le grand jour arriva. Le lundi, à quatre heures, eut lieu le mariage civil et, le lendemain, la cérémonie religieuse se fit avec une certaine pompe à l'église Notre-Dame-de-Lorette.

Ni M. ni madame Lambert n'y assistèrent.

Le vieux comte de Sairmaise était un des témoins de Jeanne. Son fils Gaston n'avait point accepté l'invitation que M. de Précourt lui avait faite lui-même. Pendant la cérémonie, il était allé faire une visite à madame Lambert et lui parler de Georges.

Le soir, à cinq heures, il y eut au Grand-Hôtel un dîner splendide de soixante couverts. Dîner froid, cérémonieux, guindé, comme le sont en général ces sortes d'agapes officielles. Aucun des convives n'était à son aise. Il leur semblait qu'ils se trouvaient au milieu d'une atmosphère malsaine. Et d'instinct, en regardant cette jeune femme, vêtue de blanc et éblouissante de beauté, ils se disaient :

—C'est une victime.

A dix heures, tout était fini. Les plus proches amis accompagnèrent les deux époux rue Le Peletier, chez M. de Précourt, où devait s'achever la soirée.

On causait dans le petit salon. Dans le grand, on avait ouvert les tables de jeu. Les domestiques allaient et venaient portant de grands plateaux d'argent chargés de rafraîchissements, de pâtisseries et de sucreries.

La baronne étant entrée dans sa chambre, Jeanne l'y suivit. Un instant après, M. de Borsenne demanda à être admis dans ce tête-à-tête.

Avant que sa mère ait pu répondre : non, Jeanne lui dit vivement :

—Oui, oui, entrez.

Elle alla se placer devant la glace de la cheminée et fit semblant d'examiner les pierres de son bracelet ; mais elle se tenait de façon à bien voir tout ce qui allait se passer.

M. de Borsenne tira de sa poche un pli cacheté et, s'approchant de madame de Précourt :

—Madame, lui dit-il avec un sourire gracieux en lui remettant le paquet, je tiens la promesse que je vous ai faite, ceci vous appartient.

Et sans attendre un mot, ni un regard, il sortit de la chambre.

—Mes lettres ! murmura la baronne en les serrant févreusement dans sa main, oh ! je ne les détruirai pas ! Qui sait si un jour je ne serai pas forcée de confesser ma faute et prouver que j'ai été coupable ?

Si bas qu'eussent été dites ces paroles, Jeanne les entendit. Elle bondit vers sa mère, lui arracha les lettres et les jeta dans les flammes. Puis se tournant vers la baronne, grande et belle comme l'ange de la Rédemption :

—Le passé est mort, ma mère ! lui cria-t-elle.

—Ah ! elle s'est sacrifiée ! s'écria la malheureuse mère.

Elle courba la tête, joignit les mains, et tombant à genoux devant sa fille :

—Jeanne, pardon ! lui dit-elle, pardon !

La jeune femme l'obligea à se relever. Puis elle l'en toura de ses bras et l'embrassa en disant :

—Je t'aime, je t'aime !

Quelques minutes après Jeanne appela son père.

—Je desire, lui dit-elle, rester quelques jours encore près de ma mère. Veuillez, cher père, l'annoncer à M. de Borsenne.

M. de Précourt s'empressa de remplir la mission dont on l'avait chargé.

M. de Borsenne éprouva une vive contrariété qu'il eut le bon esprit de faire disparaître dans un sourire.

—C'est un caprice de jeune femme, vous en verrez bien d'autres, lui dit M. de Précourt en manière de consolation.

Vers une heure du matin, M. de Borsenne rentra seul dans son hôtel où ses gens, en grande livrée, attendaient la jeune mariée.

## DEUXIÈME PARTIE

## L'OFFICIER DE MARINE

I

En vertu de cet article du Code : "La femme doit suivre son mari," le jour où madame de Borsenne consentit à aller habiter avec son mari,—c'était le onzième de leur mariage,—celui-ci voulut, donner, au nom de sa femme,

une de ces fêtes merveilleuses, dont on parle à Paris pendant toute une saison.

Des invitations avaient été adressées aux célébrités de l'époque. Des sénateurs, des ministres, des ambassadeurs, des amiraux, des généraux, des magistrats devaient se rencontrer avec l'élite de l'Institut : lettrés, compositeurs, peintres et sculpteurs. Les journalistes influents n'avaient pas été oubliés.

Guémard, le brillant ténor, Faure, l'admirable baryton, l'adorable Patti, comme on disait en ce temps-là, et enfin madame Carvalho, la grande artiste française, une vraie gloire à nous, devaient se faire entendre.

La curiosité était excitée au plus haut point. On savait que, depuis son mariage, madame de Borsenne n'avait pas encore quitté sa mère, et l'étrangeté de la situation promettait des observations à faire très-piquantes.

Ceux qui n'avaient pas connu mademoiselle de Précourt se demandaient quelle pouvait être cette jeune femme qui se plaçait ainsi, dès le premier jour de sa véritable entrée dans le monde, au-dessus de tous les usages reçus, la question des convenances conjugales écartée.

Ceux qui, avant le mariage, avaient entendu parler de certaines visites chez M. de Borsenne, étaient encore plus étonnés que les autres.

Quand les personnes qui avaient défendu la réputation de la jeune fille demandaient à celles qui l'avaient attaquée :

—Eh bien ! que pensez-vous de cela ?

Elles ne répondaient rien, ou bien elles disaient :

—Heu ! heu ! Nous verrons.

—Eufin, expliquez-vous.

—Nous n'y comprenons rien.

Et, en effet, elles ne pouvaient rien y comprendre.

On s'était voilé la face en parlant de mademoiselle de Précourt ; maintenant on exaltait la touchante affection de madame de Borsenne pour ses parents. Un revirement complet s'était fait en sa faveur.

Ce jour donc, où la jeune femme devait définitivement quitter la maison de son père, elle vint dans la journée rue de Ponthieu, accompagnée de M. de Précourt, pour visiter sa nouvelle demeure.

M. de Borsenne, empressé, lui fit voir l'hôtel de la cave au grenier.

En général, elle trouva tout très-bien, parfaitement compris et de fort bon goût. Elle se montra seulement difficile sur certaines parties de l'aménagement des appartements réservés à son usage.

—Monsieur, dit-elle à son mari en entrant dans un délicieux boudoir à côté de sa chambre à coucher, là, dans le fond de cette pièce, derrière cette tapisserie, il y a une porte, où communique-t-elle ?

—Dans un cabinet mal éclairé, une sorte de garde-robes, et de là dans ma chambre.

—Merci. Veuillez, je vous prie, donner des ordres pour qu'on place aujourd'hui même un lit dans cette pièce.

—Permettez.

—Monsieur, l'interrompit-elle d'un ton absolu, c'est que là couchera ma femme de chambre.

Il essaya de parler une seconde fois.

—Monsieur, reprit-elle, je veux toujours, la nuit comme le jour, avoir ma femme de chambre près de moi, à ma disposition.

M. de Borsenne se mordit les lèvres jusqu'au sang.

—Faites donc ce qu'elle vous demande, lui glissa M. de Précourt à l'oreille ; une idée de jeune femme.

—Vous serez satisfaite, madame, dit M. de Borsenne.

—Merci, monsieur. Ce petit changement fait, je n'ai que des félicitations à vous adresser. Pour quelques autres petits détails, j'en ferai personnellement mon affaire.

La fête à l'hôtel de Borsenne tint, et au delà, tout ce qu'elle avait promis, comme plaisir et principalement par par le nombre et le choix des invités. La satisfaction paraissait générale et complète.

Cependant, beaucoup de personnes s'étonnèrent que madame de Précourt n'eût pas cru devoir assister à la fête donnée par sa fille. Il y eut bien à ce sujet quelques légers commentaires, mais la soirée était si animée, on s'amusait si franchement, qu'on oublia bien vite la mère pour ne rien perdre des heures de plaisir offertes par la fille.

Par exemple, où les invités furent complètement déçus, c'est dans l'espoir qu'ils avaient eu de suprendre quelques-uns des secrets du jeune ménage.

Madame de Borsenne était le point de mire de tous les yeux qui avaient compté sur quelque surprise ; mais madame de Borsenne ne laissa voir que sa grâce, son amabilité, la douceur de son regard et son charmant sourire.

Divinement vêtue, ce qui rehaussait encore sa merveilleuse beauté, en lui donnant quelque chose de majestueux, elle fit les honneurs de sa soirée, avec l'aisance, la dignité et la grâce d'une véritable souveraine.

Il n'y avait qu'une voix pour dire.

—Elle est adorable !

Les hommes l'admiraient sans réserve.

Les femmes, qui la jalouaient un peu, avouaient cependant qu'elle était charmante.

Le ministre disait à son ami le sénateur :

—C'est une véritable perle parisienne qu'a trouvée là M. de Borsenne.

—Pas bien grosse, mais d'une grande finesse, répondit en souriant le sénateur.

Le succès obtenu par sa femme enchantait M. de Borsenne. Il était presque gai.

—Elle est femme, se disait-il, elle ne sera pas insensible aux compliments des femmes, à l'admiration des hommes et son triomphe de ce soir lui fera oublier bien des choses.

La fête se prolongea jusqu'à une heure très-avancée de la nuit. Il était quatre heures et demie, lorsqu'après avoir embrassé sa fille, M. de Précourt sortit le dernier de l'hôtel.

M. et madame de Borsenne se trouvèrent seuls.

—Avez-vous été satisfaite de votre soirée, madame ? demanda le mari en souriant.

—Il m'a semblé, monsieur, que vos invités ne s'étaient pas ennuyés, répondit-elle.

—Mes invités ! les vôtres, madame.

—Oh ! si vous y tenez, je le veux bien.

—Savez-vous que vous avez été ravissante, délicieuse ? Tout le monde a subi votre charme et moi plus que tous les autres.

—Merci, monsieur, répondit-elle froidement, vous êtes mille fois trop bon. Mais il est tard, j'ai besoin de repos, je me retire.

—Encore un instant, je vous prie. Voulez-vous que je vous accompagne dans votre appartement ? Vous pourrez vous mettre au lit, et si vous ne vous endormez pas, nous causerons.

—Non, monsieur, je tiens à être seule.

—Ce que vous me refusez, ma chère, est un droit que j'ai.

—Un droit ?

—Vous savez, fit-il en souriant, la femme doit soumission, obéissance...

—Monsieur, la femme doit tout à son mari quand elle l'a librement choisi, mais, moi, je ne dois rien à M. de Borsenne.

—Devant le maire, madame, devant nos témoins et nos amis vous m'avez accepté librement et volontairement.

—Ah ! répliqua-t-elle d'une voix sourde, ils ne voyaient pas le couteau que vous teniez sur ma gorge. Qu'espérez-vous donc obtenir de moi, monsieur ? Mais vous savez bien que je vous méprise et vous hais ! En vérité, poursuivait-elle d'une voix sifflante et qui frappait comme des coups de lanterne, votre audace est peu commune ou bien vous êtes singulièrement naïf.

Oui, je vous méprise et je vous hais... Je vous méprise parce que vous êtes faux comme le mensonge, perfide comme l'hypocrisie, lâche comme l'esclave et rampant comme le reptile ; je vous méprise parce que vous êtes un composé de toutes les horreurs : cœur bas et vil, vous vous êtes traîné dans toutes les boues !

En vous, il n'y a de vrai que vos vices ! Maintenant, je vous hais, parce que ma mère, victime, a été torturée par vous, faisant l'office de bourreau, parce que pendant vingt ans vous l'avez tenue déçusée, le talon sur la poitrine. Enfin, je vous méprise et je vous hais, parce que vous êtes un misérable !

M. de Borsenne était devenu blême.

—Prenez garde, madame, cria-t-il, prenez garde !

—Je crois que vous osez me menacer ! Ah ! ah ! ah ! cela me fait rire, vraiment. Vous ne comprenez donc pas que je suis forte... oh ! plus forte que vous !... Vous me menacez, quelle sottise ! Je vous disais tout à l'heure que vous êtes lâche comme l'esclave, je vous le prouverai en vous courbant sous ma volonté.

M. de Borsenne, violet de colère, les lèvres frangées d'écume, marcha vers sa femme, la main levée.

Elle croisa ses bras et l'attendit en le défiant du regard. Elle le força à s'arrêter.

—Montrez donc ce que vous pouvez, lui dit-elle ironiquement ; vous auriez bien la volonté de me frapper, mais vous ne l'osez pas, lâcheté ! Vous ne l'osez pas, parce que demain je vous intenterais un procès en séparation et cela dérangerait vos combinaisons.

Vous avez peur du scandale, lorsqu'il ne peut perdre que vous ; votre fortune actuelle est bâtie je ne suis sur quelles bases d'argile, le moindre choc ferait tomber l'édifice en poussière et vous êtes trop prudent pour faire naître le danger. Les abîmes n'ont d'attraits pour vous que lorsque vous pouvez y précipiter les autres.

—Vous vous trompez, madame, je n'ai en ce moment que pitié de votre faiblesse.

—Comme vous avez eu pitié de ma mère !

—Vous me parlez sans cesse de votre mère.

—De qui voulez-vous que je vous parle ? N'est-ce pas d'elle dont vous vous êtes servi pour faire de moi votre femme ?

—Vous pouviez refuser.

—Et la perdre. Cela aurait pu vous satisfaire. Vous n'aimez que le malheur des autres. Moi, monsieur, j'ai préféré la sauver ! Nous ne comprenons pas ce sentiment-là, vous !

—Ce que je comprendrais mieux, c'est qu'ayant accepté un sacrifice, vous le remplissiez jusqu'au bout.

—Je suis votre femme....

—Je le crois.

—Vos vœux sont comblés. Vous avez touché ma dot...

—Ce n'est pas pour votre dot que je vous ai épousée.  
—Oh ! je le sais, mais pour les deux millions de M. Fontange dont je dois hériter après la mort de ma mar-  
taine.

M. de Borsenne surpris fit un pas en arrière.  
—Vous ne me saviez pas si bien instruite, n'est-ce pas ?  
Eh bien ! monsieur, c'est cette fortune à venir que vous convoitez, qui fait ma force et qui vous livre à moi. Vous voyez que je suis franche, je ne cache pas mon jeu, je vous fais savoir tout de suite ce que je pense.

—Écoutez, madame, je veux imiter votre franchise et vous parler aussi à cœur ouvert.

Elle haussa les épaules en faisant un mouvement de tête dédaigneux.

—Oui, reprit-il d'une voix légèrement émue et d'un ton pénétré, je l'avoue, ma première idée a été d'épouser mademoiselle de Précourt pour posséder un jour son immense fortune. Mais, bientôt, les millions des époux Fontange n'ont plus été qu'une question secondaire. La jeune fille si charmante et si dévouée a fait remuer en moi un cœur que je croyais mort, et, je vous le jure, à partir de ce moment, c'est pour vous et non plus pour votre fortune que j'ai voulu vous épouser.

—Il parle avec conviction, pensa la jeune femme ; il ne m'aime certainement pas, mais il pourra m'aimer... Quelle vengeance.

Monsieur, reprit-elle à haute voix et toujours railleuse, ne cherchez pas à faire du sentiment, cela vous va fort mal ; restons chacun à notre place. Vous nous avez créé une situation impossible, c'est un malheur que vous ne pouvez plus réparer. Je l'accepte puisqu'il le faut, faites comme moi. Vous voyez que je sais être raisonnable à certains moments.

Oui, continua Jeanne, je suis votre femme, et jamais, aux yeux du monde, je ne paraîtrai, sciemment, au-dessous de la tâche que je me suis imposée. Vous pouvez user de ma dot comme il vous plaira : plus tard, quand les millions viendront, vous en jouirez dans les termes qu'indique la loi. Mais ne me demandez jamais autre chose, vous entendez, jamais !... Ce serait renouveler naïvement une scène pénible et qui nous rendrait ridicules l'un et l'autre.

Elle fit un pas pour sortir, il se plaça entre elle et la porta.

—Encore un mot, je vous prie, dit-il : quels sont vos projets ?

—Il me semble que je vous les ai fait connaître assez clairement, répondit-elle.

—Je n'ai pas compris.

—Oh ! fit-elle froidement, je vous croyais l'esprit plus subtil. Eh bien ! monsieur, j'ai voulu vous dire qu'en dehors des relations du monde, nous vivrions ici, dans votre maison, absolument comme des étrangers.

Je suis accablée de fatigue, continua-t-elle, permettez que je rentre chez moi.

Il resta devant la porte.

—Monsieur, reprit-elle d'une voix impérieuse, laissez-moi passer ou j'appelle ma femme de chambre.

Il s'éffaçait et elle sortit du salon.

Sa femme de chambre l'attendait debout près de la porte de son appartement.

—C'est bien, Suzanne, lui dit-elle, merci. C'est toujours ainsi que vous devez m'attendre. Lorsque je sortirai, sous aucun prétexte il ne faudra quitter cette chambre, et vous ne vous coucherez que lorsque je serai rentrée.

—Madame sera contente de moi.

—Pour le reste, je ne serai pas trop exigeante, Suzanne. N'oubliez pas que c'est une amie que je désire avoir en vous.

Après ces paroles, elle verrouilla et ferma à clef toutes les portes de son appartement ; puis, aidée de Suzanne, elle fit sa toilette de nuit.

Ce fut pendant les premiers mois, une singulière existence que celle de cette jeune femme, qui vivait au milieu du luxe et de toutes les jouissances que peut procurer la fortune, pour ainsi dire comme une recluse, et tout à fait étrangère à son mari.

Elle ne se plaignait jamais et il ne semblait pas qu'elle souffrit. Elle était résignée.

Mais la force et la volonté qui l'avaient si énergiquement soutenue avant son mariage s'étaient brisées. Ses nerfs s'étaient détendus et amollis comme les cordes d'une harpe dans un lieu humide. N'ayant plus à lutter, elle s'était affaïssée dans le découragement.

—Je veux mourir ! s'était-elle dit.

Et bien sûre que la mort viendrait la délivrer de la vie, elle se laissait consumer lentement.

Semblable à la fleur qui se penche sur sa tige flétrie, parce qu'il lui manque un peu d'air et de soleil, elle s'étiolait et périssait de consommation.

Et comme elle se sentait encore forte et pleine de vie, elle se disait avec amertume :

—Ce sera long !

Elle sortait très-rarement ; elle n'allait chez sa mère que deux fois par semaine, le jeudi et le samedi. Elle y passait la journée. C'étaient ses bonnes heures.

Madame de Précourt n'osait pas l'interroger. Mais en la regardant, elle se disait :

—Comme elle souffre, ma pauvre enfant !

Il ne lui était pas difficile de deviner que sa fille pensait constamment à la mort.

En dehors de ses visites à sa mère, Jeanne n'accompagnait M. de Borsenne dans le monde que lorsqu'il lui était impossible de faire autrement.

Elle sentait que ce sacrifice fait à son mari et à ses relations était un moyen d'assurer sa tranquillité.

Il fallait au moins qu'elle sauvât les apparences.

Un jour, elle rencontra madame Lambert dans une soirée. Elle ne l'avait pas revue depuis son mariage. Dans toute autre circonstance, elle se serait élancée à son cou, s'avança vers la mère de Georges pour lui serrer la main.

Mais madame Lambert lui tourna le dos brusquement et alla s'asseoir près d'une vieille dame avec qui elle entama immédiatement une longue conversation.

Madame de Borsenne sentit que quelque chose se déchirait dans son cœur ; elle se retira dans un coin pour essuyer les grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

Il lui sembla qu'elle n'avait pas encore éprouvé une douleur aussi vive.

Une demi-heure après, elle dit à son mari qu'elle se trouvait indisposée et le pria de la ramener chez elle.

Le lendemain elle alla voir sa mère. Elle lui raconta en pleurant ce qui lui était arrivé, et elle termina en disant :

—Madame Lambert m'a fait bien du mal.

—Elle pense à son fils, répondit la baronne.

—Et tout bas :

—Je ne fais rien pour ma fille, moi, c'est odieux ! Il y a longtemps que Joséphine devrait tout savoir.

Madame de Borsenne l'ayant quittée, elle s'habilla et se rendit à pied rue de Larochechouard. Il y avait bien deux mois que les deux amies ne s'étaient vues. Madame Lambert et les parents de Georges n'avaient plus reparu chez M. de Précourt. Toutefois madame Lambert reçut très-affectueusement son amie.

—Joséphine, dit madame de Précourt, hier tu as vu ma fille ?

—Ah ! madame de Borsenne t'a fait une visite aujourd'hui et c'est elle...

—Oui, c'est-elle.

—En effet, je l'ai vue, elle m'a paru un peu changée.

—Oh ! tu peux dire beaucoup. Joséphine, tu as été bien cruelle pour ma pauvre Jeanne.

—Moi ! je ne lui ai pas parlé.

—Mais c'est là ta cruauté ! s'écria la baronne.

—Suis-je donc obligée de faire des compliments à madame de Borsenne ? répliqua froidement madame Lambert.

—Joséphine, tu ne connais pas ma fille ; tu as douté d'elle ; je le comprends, j'en ai bien douté, moi ; mais je ne veux plus que tu accuses mon enfant, je vais te la faire connaître.

Et pâle, tremblante, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, madame de Précourt raconta rapidement le mariage de Jeanne et son dévouement sublime.

—Jeanne a fait cela ! s'écria madame Lambert, en s'exaltant dans son admiration ; mais elle est plus qu'une femme, il y a en elle de la divinité. Adèle, c'est à genoux, entends-tu bien, à genoux que je veux lui demander pardon de mon injustice et de mon injure. Quel jour viendra-t-elle chez toi ?

—Jeudi.

—C'est aujourd'hui mardi, après demain ?

—Oui.

—J'irai.

## III

Ce jour-là, madame de Précourt, le baron étant absent, avait reçu sa fille dans sa chambre.

Les deux femmes, assises l'une près de l'autre, travaillaient à la même tapisserie. Elle échangeaient une parole par instants et le reste du temps elles étaient silencieuses.

Quand la demie de deux heures sonna, la baronne jeta un regard sur la pendule et parut légèrement agitée. Jeanne s'en aperçut.

—Chère mère, est-ce que tu attends quelqu'un ? demanda-t-elle.

—Oui, répondit madame de Précourt.

—Il ne faut pas que je te gêne ; tu peux me laisser.

—Non, je recevrai ici ma visite.

—Alors, je me retirerai.

En ce moment la porte s'ouvrit et on annonça madame Lambert.

Jeanne pâlit et regarda sa mère.

—Faites entrer madame Lambert, dit la baronne.

Madame de Borsenne s'était levée, attendant un signe de sa mère pour sortir.

—Reste, lui dit-elle.

Madame Lambert entra. Elle s'avança lente et grave vers Jeanne qui baissait la tête. Quand elle fut tout près d'elle ;

—Jeanne ! s'écria-t-elle, dans mes bras, mon enfant !

—Ah ! ma mère ! s'écria la jeune femme en tombant dans les bras de madame Lambert.

—Ah ! dit la mère de Georges, je t'ai soupçonnée, je t'ai méconnue ; je t'en demande pardon !

—Mère, mère, dit la jeune femme en se tournant vers la baronne, tu as parlé !

—Est-ce que je pouvais supporter plus longtemps qu'elle t'accusât ?

—Tu mère m'a tout dit, mon enfant, et tu le vois, pour elle, et pour toi, je reviens ici.

—Et vous me rendez votre amitié ?

—Mon cœur tout entier, Jeanne.

—Ah ! merci. Mais que Georges ne sache rien, je vous en supplie, qu'il ignore tout.

—Tu l'aimes donc encore un peu, mon pauvre Georges ?

Madame de Borsenne mit la main sur son cœur.

—Son image est là, dit-elle ; j'aimerais en l'aimant.

—Ah ! tu as raison ! s'écria madame Lambert, Georges doit tout ignorer, car s'il apprenait jamais, il le tuerait !

—Georges doit m'oublier, reprit Jeanne, et pour qu'il m'oublie, il faut qu'il me croie parjure, qu'il croie que j'ai cessé de l'aimer.

—C'est vrai. S'il savait le trésor qu'il perd en toi, le malheureux ne voudrait plus vivre.

—J'espère bien, reprit tristement la jeune femme, que lorsqu'il reviendra je ne serai plus de ce monde.

—Tu l'entends, Joséphine, tu l'entends ! s'écria la baronne, elle veut mourir.

—Jeanne, dit madame Lambert, pourquoi ces sinistres pensées ? Est-ce qu'on meurt à ton âge ! Tu vivras, mon enfant.

—Et pourquoi donc vivrai-je ? s'écria-t-elle.

Ce cri, arraché de son âme, révélait toutes ses souffrances. C'était le poème du désenchantement de la vie, des illusions détruites, du bonheur perdu.

La mère de Georges se sentit frissonner.

Madame de Précourt cacha son visage dans ses mains.

Jeanne sentait bien le travail de dépérissement qui se faisait en elle et elle en constatait les progrès avec une sorte de joie cruelle.

—Encore un an, deux ans peut-être, pensait-elle, et tout sera fini. La vie s'éteindra en moi comme meurt la lumière d'une lampe dans la dernière goutte d'huile.

Et croyant voir déjà l'heure de la délivrance, elle souriait à la mort.

Depuis quelques temps M. de Borsenne s'inquiétait sérieusement. Il ne voyait pas sans effroi les ravages qu'une maladie inconnue, mais dont il devinait la cause, faisait dans l'organisme de la jeune femme.

La pensée qu'elle pouvait mourir subitement l'épouvantait. Car, pour lui, c'était perdre le meilleur résultat de sa dernière intrigue.

Les trois cent mille francs que lui avait donnés M. de Précourt n'étaient qu'un os à ronger, en attendant le morceau friand, c'est-à-dire les millions des époux Fontange.

Pour qu'il y pût toucher, à ces superbes millions, il fallait que sa femme vécût au moins quelques jours de plus que madame Fontange, laquelle ne s'en allait pas assez vite à son gré, ou bien qu'elle lui laissât un héritier.

Or, jusqu'à ce jour, M. de Borsenne savait que de ce côté-là il n'avait rien à espérer.

Un médecin de ses amis étant venu le voir, il jugea l'occasion excellente pour lui parler de sa femme.

—Mon cher ami, lui dit-il, la santé de madame de Borsenne me cause de vives inquiétudes. Tu la vois assez souvent, donne-moi ton opinion sur son état, mais là, bien sincèrement.

—Madame de Borsenne est évidemment atteinte d'une maladie de langueur que je crois compliquée d'une anémie. Il faut absolument lui faire suivre un régime sévère approprié à son état, et ne lui permettre que certains aliments, les amers et les ferrugineux.

—Crois-tu qu'elle ait la même maladie de sa mère ?

—Absolument.

—Il y a vingt ans que madame de Précourt est malade ainsi.

—Cela prouve qu'on peut vivre fort longtemps avec certaines maladies.

—De sorte qu'à ton avis la vie de ma femme n'est nullement menacée ?

—Je crois certainement qu'on peut lui rendre la santé ; mais il lui faut des soins, des ménagements. La médecine, mon cher, n'a pas encore découvert le secret des maladies de langueur. Les affections de l'âme sont les plus terribles. Rien ne me fait préjuger que la vie de madame de Borsenne soit plus ou moins en danger, elle peut vivre bien des années encore avec le mal inconnu qui la tourmente ; mais elle peut aussi bien s'éteindre, après avoir passé successivement par tous les degrés de l'affaiblissement moral et physique.

—Tu n'es pas rassurant.

—Je te dis la vérité. Soigne ta femme. C'est le moyen de prévenir un accident qui pourrait t'arriver, comme un coup de tonnerre, au moment où tu t'y attendrais le moins.

—Je te remercie du conseil ; je le suivrai.

A partir de ce jour, M. de Borsenne fut poursuivi par cette idée fixe : je veux avoir un enfant. Il avait, mais en vain, essayé de tous les moyens pour se rapprocher de sa femme. Il s'était fait humble, soumis, caressant ; il avait imploré, prié, supplié ; il avait voulu procéder par l'intimidation, la menace et la violence ; il s'était cons-

laniment brisé contre la même impassibilité, la même froideur glaciale, le même dédain, le même mépris. C'était se heurter contre un roc impossible à ébranler.

Et cependant, cet enfant, il le voulait, il en avait besoin. Or, quand M. de Borsenne avait dit : " je veux," cela signifiait quelque chose. Nous l'avons déjà vu à l'œuvre et nous savons qu'il n'est pas homme à reculer devant une lâcheté, une infamie ou un crime.

Il imagina une de ces monstruosité qui naissent dans sa pensée, comme les champignons dans le fumier, et il décida que l'exécution serait immédiate.

Le jeudi suivant Jeanne étant chez sa mère, M. de Borsenne fit venir auprès de lui, dans son cabinet, mademoiselle Suzanne, la femme de chambre.

—Madame de Borsenne, lui dit-il, vous aime beaucoup et fait grand cas de vos services. De quel pays êtes-vous ?

—Je suis près de Verdun, au bord de la Meuse.

—Un beau pays, je le connais. Je suis sûr que vous ne l'avez pas quitté avec plaisir.

—C'est vrai, monsieur.

—Pourquoi êtes-vous venu à Paris ?

—Pour y gagner un peu d'argent. Mon père est bûcheron et nous sommes huit enfants. Je suis l'aînée. J'étais en condition à Verdun, mais je ne gagnais pas assez. La sœur de ma mère, qui est cuisinière depuis quinze ans chez M. le comte de Sairmaise, m'a fait venir à Paris, il y aura bientôt deux ans de cela. J'ai appris le service chez madame de Praslier, et c'est cette dame qui m'a donnée à madame de Borsenne.

—Quel âge avez-vous, mademoiselle Suzanne ?

—J'ai vingt-deux ans, monsieur.

—Et vous aimez beaucoup Paris ?

—Oh ! je le connais si peu ?

—Est-ce que vous songeriez à retourner au pays.

—Non, monsieur, parce que là-bas, au lieu de pouvoir venir en aide à mes parents, je serais peut-être une charge de plus pour eux.

—Voilà qui prouve votre bon cœur, Suzanne : mais si vous étiez riche ?

—Oh ! monsieur, si j'étais riche ! s'écria Suzanne, dont les yeux étincelèrent.

—Je comprends, fit M. de Borsenne en souriant, vous retourneriez bien vite au bord de la Meuse.

—Oui, monsieur.

—Je parierais que vous avez là-bas un amoureux qui vous attend.

La femme de chambre devint écarlate.

M. de Borsenne souriait toujours.

—Je parierais encore, continua-t-il, que parmi les lettres que vous recevez, la moitié au moins sont de votre amoureux.

Mademoiselle Suzanne passa au cramoisi.

—Il ne faut pas rougir pour cela, reprit-il, on s'aime, on est séparé, on s'écrit, quoi de plus naturel ? Que fait-il votre amoureux ?

—Il est domestique chez M. Mangin, un riche tanneur de Verdun.

—Mais il pourrait s'établir, prendre un petit commerce.

—Un petit café, dit vivement Suzanne : c'est son intention, plus tard, si nous pouvons nous marier.

—Et combien coûte un petit café à Verdun ?

—Bien cher, monsieur : au moins cinq mille, six mille francs.

—Eh bien, Suzanne, vos amours m'intéressent, et il m'est venu la bonne idée de vous rendre heureuse.

—Oh ! monsieur !

—Oui, je veux réaliser votre rêve, Suzanne : vous marier, d'abord, et ensuite vous donner l'argent nécessaire pour acheter le petit café en question.

—Monsieur veut se moquer de moi.

—Je vous jure que je parle très sérieusement.

Suzanne ouvrit de grands yeux et, émerveillée, ne savait plus que dire.

## IV

M. de Borsenne connaissait trop bien les femmes pour ne pas être sûr d'avoir attaqué la femme de chambre de sa femme par son côté le plus faible, et il n'hésita pas à accomplir séance tenante son œuvre de séduction.

—Suzanne, reprit-il après un moment de silence, le jour où vous voudrez quitter Paris pour retourner à Verdun, je vous donnerai dix mille francs.

—Dix mille francs ! répéta-t-elle ; c'est donc bien vrai ?

—Très vrai. Et pour cela, je ne vous demande qu'un tout petit service.

—Vous êtes mon maître, monsieur, que dois-je faire ?

Il ouvrit le tiroir d'un petit meuble près duquel il était assis et y prit un flacon haut de deux centimètres.

—Le soir, avant de se coucher, demanda-t-il, madame de Borsenne n'a-t-elle pas l'habitude de prendre un verre d'eau ?

—Un demi-verre d'eau, avec quelques gouttes d'eau de fleurs d'orange.

—Et c'est vous qui le préparez ?

—Toujours, oui, monsieur.

—Eh bien ! Suzanne, au lieu d'eau de fleurs d'orange, vous mettrez ce soir dans le verre d'eau de madame de Borsenne, le contenu de ce petit flacon.

La jeune fille ne put réprimer un mouvement d'effroi.

—Rassurez-vous, reprit M. de Borsenne, la liqueur que contient ce flacon n'est nullement nuisible et ne peut faire aucun mal à votre maîtresse. Sa seule vertu de faire dormir profondément pendant quelques heures.

—Mais, monsieur...

—J'ajouterai, interrompit-il, qu'il ne peut résulter de ceci qu'un grand bien pour madame de Borsenne, pour moi et aussi pour vous.

—Et si madame vient à savoir ?

—Madame de Borsenne dormira ; elle ne pourra rien savoir.

—Vous êtes bien sûr que ce n'est pas du poison ?

—Voyons, Suzanne, comment pouvez-vous être assez enfant pour supposer que je voudrais empoisonner ma femme ?

—C'est juste, je suis bête.

—Allons, prenez ce flacon et mettez-le dans votre poche.

Elle obéit.

—Done ce soir dans le verre d'eau.

—Je n'oserai peut-être pas.

—Il faut oser. N'oubliez pas que dans un mois, oui, dans un mois, je vous donnerai dix mille francs et que vous pourrez retourner dans votre pays.

—Je ferai ce que vous désirez, monsieur, dit-elle.

—A la bonne heure. Dès que madame de Borsenne sera endormie, vous ouvrirez la porte de sa chambre.

—Oui, monsieur. Et après ?

—Ce sera tout. Maintenant, ma chère enfant, vous pouvez vous retirer et aller écrire à votre amoureux qu'il peut se préparer à faire la noce dans un mois.

Le soir, quand madame de Borsenne rentra, vers onze heures, son verre d'eau, préparé à l'avance, était à sa place habituelle sur un guéridon.

Suzanne, un peu pâle et légèrement émue, l'attendait comme toujours.

Je me sens très fatiguée ce soir, dit la jeune femme en se débarrassant de son châle et de son chapeau.

—Madame va sans doute se coucher immédiatement ? demanda la femme de chambre.

—Oui, tout de suite.

Suzanne l'aida à se déshabiller, puis passa dans sa chambre.

Avant de se mettre au lit, madame de Borsenne prit le verre d'eau et le but d'un trait.

—Pas assez sucrée, fit-elle.

Elle ne s'aperçut pas que l'eau eût un goût différent.

Elle se coucha. Au bout de dix minutes ses yeux se fermèrent et un lourd sommeil s'empara d'elle.

Peu après, Suzanne entr'ouvrit timidement sa porte et regarda. A la lueur terne de la veilleuse, elle vit sa maîtresse endormie. Alors elle entra dans la chambre ; elle s'approcha du lit sur la pointe des pieds.

—Comme elle dort ! murmura-t-elle.

Il lui sembla que le seul bruit de ses lèvres l'effrayait. C'était sa conscience qui, déjà, lui reprochait sa trahison. Pour se donner du cœur, elle pensa aux dix mille francs de M. de Borsenne et à un joli café de Verdun, au bord de la rivière, où viennent boire les officiers de la garnison.

Toujours d'un pas léger, elle alla ouvrir la porte de la chambre de sa maîtresse. M. de Borsenne était là, une bougie à la main.

—Elle dort, lui dit-elle.

—C'est bien, fit-il ; vous allez m'attendre là, sur ce canapé, vous pouvez dormir une heure.

Et il entra dans la chambre de sa femme dont il referma la porte.

Il pouvait être deux heures et demie lorsque M. de Borsenne toucha l'épaule de la femme de chambre, qui s'était endormie sur le canapé.

—Vous pouvez rentrer, lui dit-il, vous fermerez la porte avec soin et vous vous coucherez. Demain, quoi que dise ou fasse votre maîtresse, vous serez muette.

—J'ai compris, répondit-elle.

M. de Borsenne regagna son appartement.

Il était près de midi lorsque madame de Borsenne ouvrit les yeux. Suzanne était debout près de son lit épiant l'instant de son réveil.

—Suzanne, quelle heure est-il ? demanda la jeune femme.

—Madame a dormi longtemps. Il est bientôt midi.

—Comment ! s'écria Jeanne ; j'ai dormi plus de douze heures !

—Oui, madame.

—Oh ! ce n'est pas naturel... Qu'ai-je donc ? J'ai la tête pesante, la poitrine oppressée ; il me semble que mes membres sont brisés... Ce n'est pas naturel, répéta-t-elle encore.

Elle s'assit sur son lit.

—J'ai donc été bien agitée cette nuit ? reprit-elle en voyant le désordre de ses couvertures, les dentelles de son oreiller et les draps du lit froissés et ses cheveux dénoués.

—En effet, madame.

—Ce que j'éprouve est étrange, murmura la jeune femme.

Elle se leva et fit sa toilette du matin.

Elle voulut marcher un peu dans sa chambre ; elle se sentit épuisée, et s'étendit sur sa chaise longue.

Elle passa toute la journée chez elle. Cependant, le soir, elle se trouva mieux ; elle était moins faible. Enfin le lendemain, qui était le samedi, elle se sentit assez bien pour aller chez sa mère.

A quelque temps de là, elle commença à éprouver des malaises singuliers, inexplicables et tout à fait nouveaux. Elle n'y fit d'abord pas grande attention ; mais ces malaises devenant plus accentués et plus fréquents, elle se demanda avec une sorte de joie si ce n'était pas la première atteinte du mal qui devait l'enlever de la vie.

M. de Borsenne savait tout cela par la femme de chambre, devenue son espionne, conséquence forcée de sa première mauvaise action.

—Encore un peu de patience, lui disait-il gaiement : d'après ce que vous me dites, vous pourrez, je crois, partir bientôt pour Verdun.

Un jour que madame de Borsenne passait rue Caumartin, elle se souvint que le célèbre docteur H... un ami de son père, demeurait dans cette rue. L'idée lui vint de le consulter. Elle fit arrêter sa voiture devant la porte du grand médecin et monta chez lui. Le docteur travaillait dans son cabinet. Il reçut la jeune femme avec affabilité et beaucoup d'empressement.

—Voyons, lui dit-il affectueusement après l'avoir fait asseoir, est-ce l'ami ou le médecin que vous venez voir ?

—C'est tous les deux, docteur.

—Eh bien, tous les deux sont à votre disposition.

—Docteur, je suis un peu souffrante.

—Je le sais, je le vois. Le mariage produit souvent de ces effets-là. Je vous écoute, qu'est-ce que vous éprouvez ?

La jeune femme le lui dit.

En l'écoutant le docteur souriait.

—Y a-t-il longtemps que vous éprouvez ces malaises ? demanda-t-il.

—Depuis plus d'un mois, docteur.

Le docteur souriait toujours malicieusement.

—Ma chère enfant, lui dit-il, votre état n'a rien qui doive vous inquiéter. Vous avez une maladie commune à beaucoup de jeunes femmes. Vous êtes enceinte.

—Encore ! s'écria-t-elle en se dressant sur ses jambes.

—Mais il n'y a en cela rien de très-surprenant.

—Vous avez raison, docteur, dit-elle en se rasseyant, je peux bien être enceinte, pourquoi ne le serais-je pas ? Mais l'émotion... je m'attendais si peu.

—Je comprends, fit le docteur en riant.

—Ainsi, docteur, reprit-elle, vous en êtes bien sûr ?

—Absolument certain.

Elle se leva.

—Merci, docteur, dit-elle en lui tendant la main et en essayant de sourire.

Il la reconduisit jusque sur le carré de l'appartement.

—Ces diables de femmes, murmura-t-il en revenant à ses gros livres, elles sont toutes les mêmes : on ne sait jamais ce qu'elles pensent.

Madame de Borsenne était remontée dans sa voiture en proie à une agitation extraordinaire, son cœur battait violemment dans sa poitrine serrée. Il lui semblait qu'elle fûsait un mauvais rêve.

Elle était sortie pour faire quelques visites, elle n'y pensa plus et donna l'ordre à son cocher de la ramener chez elle.

La jeune femme s'était plongée dans de sombres réflexions.

—Ah ! le misérable ! s'écria-t-elle tout à coup.

Et sa tête se renversa sur le coussin du coupé.

## V

Madame de Borsenne avait tout compris.

En rentrant, elle demanda son mari. On lui répondit que M. de Borsenne était monté à cheval pour faire une promenade au Bois.

—C'est bien, dit-elle.

Elle passa dans sa chambre.

—Madame rentre déjà, fit Suzanne.

—Vous le voyez bien. Poussez les targettes des portes, je vous prie, nous avons à causer et je ne veux pas qu'on nous dérange.

La femme de chambre eut un mouvement de surprise et d'inquiétude, mais elle exécuta l'ordre de sa maîtresse.

—Suzanne, reprit madame de Borsenne, je vous ai prise à mon service sur les bonnes recommandations de madame de Praslier : je vous ai bien payée, je vous ai fait autant de petits cadeaux que vous pouviez le désirer. Malgré cela, avez-vous eu à vous plaindre de moi ?

—Oh ! madame.

—Je ne vous demande pas si vous m'avez fidèlement servie ; nous verrons cela tout à l'heure... Vous souvenez-vous de ce long sommeil que j'ai fait et dont j'ai été si surprise à mon réveil ? Il y a de cela près de deux mois.

—Oui, madame.

—Eh bien, je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. A partir de ce moment, Suzanne, vous n'êtes plus



à mon service. Dorénavant, je me passerai de femme de chambre. Voilà le mois courant de vos gages ; vous allez immédiatement rassembler vos effets ; je désire que dans une heure vous ayez quitté l'hôtel.

La femme de chambre ne répondit pas.

Madame de Borsenne alla s'enfermer dans son cabinet de toilette dont elle avait fait aussi un petit salon de lecture.

M. de Borsenne rentra au moment où un commissionnaire enlevait la malle de mademoiselle Suzanne.

—Madame m'a renvoyée, lui dit-elle, elle sait tout.

—Vraiment ! fit-il d'un ton joyeux. Alors, c'est parfait. Demain, venez à huit heures, je vous remettrai la somme que je vous ai promise.

Le commissionnaire était déjà dans la rue, Suzanne le rejoignit précipitamment.

Après le dîner qui fut, comme toujours, silencieux et fort triste, madame de Borsenne dit à son mari :

—Avant que vous ne sortiez, je vous prie de m'accorder un moment d'entretien.

—Mais je ne tiens nullement à sortir, et je serais trop heureux que vous voulussiez bien me permettre de vous consacrer une soirée.

Ils passèrent au salon. Les domestiques s'étant retirés la jeune femme dit brusquement à son mari :

—J'ai chassé Suzanne.

—Et pourquoi ?

—Vous le savez bien, monsieur : elle est la complice d'une de vos infamies. Allez, monsieur, vous êtes si méprisable et si vil que je ne veux même pas vous reprocher votre lâcheté.

—Si je suis coupable, c'est de trop vous aimer.

—Taisez-vous ! s'écria-t-elle, je vous défends de m'insulter !

—Jeanne, dit-il, Jeanne, j'ai mérité votre colère. Ah ! depuis, je ne suis ce qui s'est passé en moi. Je ne suis plus le même. J'ai examiné ma vie ; j'ai vu qu'elle n'avait rien été, rien valu ; que j'avais fait beaucoup de mal, jamais de bien. Et je me suis dit : Si elle m'aimait, si elle voulait m'aimer, elle ferait de moi un autre homme ; grâce à son heureuse influence, je pourrais encore réparer toutes les erreurs de mon passé. Vivre près de vous, respirer l'air de votre innocence et de votre honnêteté, c'est déjà être honnête. Les fleurs parfument le jardin où elles fleurissent. C'est un parfum de pureté qui se répand autour de vous. Vous apprenez à détester le mal et vous faites aimer le bien.

Jeanne, continua-t-il, depuis cette nuit funeste, dont vous n'osez même pas me parler, je suis comme privé de ma raison. Je vous aime, Jeanne, je vous aime !

—Vous m'aimez, répliqua-t-elle froidement ; qu'est-ce que cela me fait à moi, puisque je vous hais ?

—Par pitié, ne me livrez pas au désespoir ! s'écria-t-il.

Et il tomba aux genoux de la jeune femme.

Elle se recula vivement comme à la vue d'une vipère. Il se releva.

—Monsieur, dit-elle avec une ironie mordante, je suis que vous parlez fort bien ; mais qu'est-ce que tout cela ? Des mots ! Vous avez été méchant, je souhaite que vous deveniez meilleur ; mais, encore une fois, qu'est-ce que cela me fait à moi ? Vous avez causé des malheurs qui sont aujourd'hui irréparables, et pour n'en citer qu'un, le mien, monsieur, ne vous semble-t-il pas complet ? Si vous avez espéré qu'avec le temps je pourrais oublier, vous vous êtes étrangement trompé. Il y a des blessures qui ne se cicatrisent jamais. Ma vie restera ce que vous l'avez faite : misérable. J'ai eu l'espoir que la mort me délivrerait et c'est encore à vous que je dois de ne plus pouvoir compter sur elle ; car après avoir voulu mourir, et je serais morte à force de volonté, j'entends une voix impérieuse qui me crie : Il faut que tu vives !

D'où vient-elle, cette voix mystérieuse qui ne m'avait pas encore parlé avant aujourd'hui ? Et au nom de qui me parle-t-elle ? Est-ce un devoir nouveau qui s'impose à moi ? Ou bien est-ce déjà le sentiment de la maternité qui se rend maître de ma volonté ? Qu'importe, je subis et ne cherche pas à expliquer.

Je vivrai donc, monsieur, poursuivit-elle, parce que je n'ai pas le droit de mourir ; je vivrai, parce que je dois ma vie maintenant au petit être qui va naître de moi.

Mais, monsieur, rien ne sera changé dans notre existence, nous vivrons séparés comme par le passé...

—Jeanne, laissez-moi espérer...

—Rien, répondit-elle d'un ton sec ; nous vivrons séparés, je le veux ! Je vous méprise, vous m'êtes odieux, vous ne changerez pas cela.

Il essaya de parler encore.

—Ne vous donnez donc pas la peine de mentir, l'interrompit-elle impérieusement ; je vous tiens quitte de vos discours. Vous êtes satisfait, vous n'avez même pas la pudeur de me cacher votre contentement ? Vous croyez donc qu'il est si facile de me tromper ? Est-ce parce que je suis jeune que je dois manquer d'expérience. On vieillit vite à l'école du malheur. Je lis dans votre âme, toute noire qu'elle est, et tout ce que vous avez pensé, je le devine.

—Que voulez-vous dire ?

Elle fit quelques pas en avant, le bras tendu vers lui. —Ce que je veux dire ? reprit-elle ; que vous êtes toujours le même, toujours l'homme des calculs honteux ! Vous avez eu peur de ma mort, parce que, moi morte, les joyeux millions de M. de Fontange vous échappaient. Vous vous êtes dit : si j'avais un enfant, il hériterait de sa mère, et vous avez agi en conséquence. Vous voyez que je vous connais bien. Oh ! ces millions, continua-t-elle avec douleur, pourquoi mon parrain a-t-il eu la fatale pensée de me les donner ? Il avait rêvé pour moi une vie éblouissante de splendeurs et, sans le vouloir, il m'a perdue !

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, monsieur, et j'espère bien ne plus être obligée de vous parler si longuement. S'il vous prenait fantaisie de ne plus accepter les conditions que j'ai mises à notre vie commune, et de vouloir y changer quoi que ce soit, je quitterais à l'instant même votre maison. J'irais demander assistance à mon père et protection aux lois de notre pays. Je ne craindrais pas, dussé-je en mourir de honte et de dégoût, de tout révéler à un juge d'instruction. Je livrerais, je le sais, le nom honoré et respecté de ma famille aux sarcasmes du monde ; mais je vous aurais démasqué, et j'applaudirais au scandale qui vous frapperait et montrerait à tous ce qu'est et ce que vaut le magnifique M. de Borsenne.

Après ces paroles, elle redressa sa belle tête si noble et, lentement, elle sortit du salon.

M. de Borsenne n'essaya même pas de la retenir. Il était atterré.

Cette fois, pourtant, il n'avait pas menti. Ce qu'il avait dit sa femme était bien l'expression de sa pensée. Il l'aimait. Un amour insensé s'était emparé de lui ; il avait grandi en quelques jours, et depuis un mois, il le tourmentait comme la plus violente passion.

Ce qui faisait son désespoir à cet homme, qui pendant toute sa vie n'avait rien admiré, rien respecté, rien aimé, c'est que sa femme, si digne de son admiration et de son respect, le méprisait et ne lui ferait jamais la moindre concession.

Nous ne disons pas qu'il était à plaindre, il faut savoir garder sa pitié pour les infortunes imméritées, mais il souffrait véritablement.

Au bout de quelques jours, il comprit qu'il était temps de réagir énergiquement contre ces impressions nouvelles et il se lança avec plus de rage que jamais au milieu du tumulte et des agitations malsaines de la vie parisienne.

Il fréquenta plus assidûment les cercles dont il faisait partie et où l'on jouait gros jeu. On le revit à l'Opéra, au foyer de la danse, et on ne tarda pas à désigner une certaine demoiselle Clara, dite Brin d'Azur, comme étant devenue la sultane favorite de M. de Borsenne.

Au moins, pendant qu'il cherchait à s'étourdir en menant une vie déréglée, madame de Borsenne, débarrassée de sa présence, retrouvait peu à peu la tranquillité qui lui était nécessaire. Elle s'était dit :

—Je veux vivre !

Et en effet, la pauvre désolée, naguère encore si faible et si languissante, se reprenait à la vie. Avec le courage, les forces lui revenaient et avec elles la fraîcheur de sa jeunesse, le carmin de ses joues et une certaine vivacité pleine de charme.

Madame de Précourt voyant sa fille remître, pour ainsi dire jour par jour ; elle s'étonnait de ce changement si brusquement opéré.

Quant au baron, qui avait vieilli de dix ans depuis le mariage de Jeanne, il rajeunissait au fur et à mesure que la santé de la jeune femme s'améliorait.

Un jour, un mouvement que fit Jeanne éveilla l'attention de la baronne. Elle la fit marcher pour mieux l'examiner, puis une vive surprise se peignit sur son visage.

—Jeanne, lui dit-elle, est-ce que je me trompe ? On dirait que ta taille épaisse.

—Non, chère mère, tu ne te trompes point.

—Quoi ! tu serais...

—Oui.

—Mais c'est impossible ! Tu m'as toujours dit...

—Ma mère, lorsque j'ai renvoyé ma femme de chambre, je n'ai pas voulu t'en donner la raison. Aujourd'hui que je ne peux rien te cacher, je serai moins discrète. Un soir, la malheureuse fille me fit boire un narcotique.

—Oh ! les infâmes ! murmura la baronne.

—Maintenant, dit Jeanne avec un sourire intraduisible, je n'ai plus de femme de chambre.

Pusieurs mois s'écoulèrent. Le moment de la délivrance de madame de Borsenne approchait. Elle avait confectionné de ses propres mains la layette du nouveau-né. Elle avait senti en fabriquant ces petits vêtements d'enfant, une joie qu'elle n'avait pas éprouvée depuis bien longtemps.

—Monsieur dit-elle un soir à son mari, le jour de mon accouchement va arriver ; mon intention est d'aller dès demain m'installer chez mon père.

—Chez votre père ! n'êtes-vous donc pas bien ici ? Avez-vous peur d'y manquer de quelque chose !

—Non, monsieur, mais je veux avoir ma mère près de moi.

—Pour une semblable circonstance, madame de Précourt daignera bien venir chez vous.

—Ma mère ne viendrait pas, monsieur.

—Toujours à cause de moi. Eh bien ! je m'en irai ; je ferai un voyage, et je ne reviendrai que lorsque vous m'aurez écrit ou fait écrire : Venez.

—Non, monsieur, non ; je ne veux pas déranger vos habitudes. D'ailleurs, toutes mes dispositions sont prises et je ne changerai rien à ce que j'ai décidé.

Il savait de quelle force était la volonté de la jeune femme. Il n'insista plus.

Madame de Borsenne alla donc chez son père, et c'est là que, quelques jours plus tard, elle mit au monde un fils.

L'enfant fut immédiatement confié à une nourrice sur lieu, qui avait été choisie par les soins du docteur H...

M. de Borsenne vint presque chaque jour rue le Peletier prendre des nouvelles de sa femme ; il demanda plusieurs fois à la voir, mais la jeune mère refusa absolument de le recevoir.

On ne put, cependant, ne pas lui montrer l'enfant. Il l'embrassa et parut très-satisfait de le voir bien constitué et plein de santé.

Il avait un mois lorsqu'on le baptisa.

Il reçut les prénoms de Jean-Eugène-Edmond. M. de Précourt fut son parrain et madame la comtesse Eugénie de Langrelle, sœur de M. de Borsenne, sa marraine.

—Je sens que j'aime et que j'aimerai beaucoup cet enfant, dit un jour madame de Borsenne à sa mère ; que serait-ce donc s'il était né de l'union intime de deux âmes ?

Nous ne voudrions pas affirmer qu'en parlant ainsi elle ne pensait point à Georges Lambert.

Elle revint à l'hôtel de Borsenne au bout de six semaines. La chambre qui avait été celle de Suzanne fut donnée à la nourrice. Mais à part les quelques distractions qu'elle trouvait à s'occuper de son fils, elle allait reprendre sa vie monotone et désespérée.

Il y aurait ici tout un volume à faire pour analyser seulement les pensées, les sentiments divers et la situation d'esprit de madame de Borsenne à cette époque ; mais c'est tout autre chose qu'un livre de physiologie que nous avons l'intention d'écrire.

Des semaines et des mois s'écoulèrent lentement, sans plaisir pour Jeanne, mais aussi sans accident et sans secousse.

Elle vivait de plus en plus retirée et M. de Borsenne de plus en plus hors de sa maison. Pendant ce temps, le petit Edmond grandissait. A douze mois, il avait commencé à marcher, à quinze, il courait comme un petit homme, disait déjà des mots très-drôles et promettait d'être bientôt espiègle et malicieux comme un démon.

Un matin, M. de Précourt vint faire une visite à sa fille. Il y avait près de quatre ans que Jeanne était mariée.

Après avoir parlé de ceci, de cela, de la pluie, du beau temps, de la lune et du soleil :

—A propos, fit-il tout à coup, sans aucune intention, mais seulement pour dire encore quelque chose, Georges Lambert est de retour à Paris.

(à continuer.)

## LA SCIENCE DE LA VIE

La raison vainement voudrait nous interdire  
Le *Carnaval*, ce passe-temps si doux ;  
Les moments que l'on passe à rire  
Sont les mieux employés de tous.

REGNARD.

## LA CUISINIÈRE POÉTIQUE

Je sais plus d'un métier, jamais je ne déroge ;  
Mais surtout,  
Dans l'art de la cuisine on fait de moi l'éloge  
Tout partout.  
Je fais bien toute chose et je peux vous vanter  
Mon bon goût.  
Personne, mienx que moi, ne sait accommoder  
Un ragoût.

Vous pouvez m'essayer, vous n'aurez à vous plaindre.  
Je suis gentille et douce et de bonne façon,  
Docile et parlant peu. Vous n'aurez pas à craindre  
Les canéans au dehors, le bruit à la maison.

Aussi ne tardez pas et faites-en l'épreuve,  
Prenez l'article en main, cela n'engage à rien ;  
De ma fidélité voulez-vous une preuve ?  
Elle est supérieure à celle d'un bon chien.

DEUX SONNETS

MONTRÉAL.

A. M. L. H. FRÉCHETTE.

Bâtie au pied d'un roc à l'aspect grandiose,  
Et que de Maisonneuve appela *Mont-Royal*,  
Cette belle cité, que le Pactole arrose,  
Attache le progrès à son char triomphal.

Le commerce fleurit où fleurissait la rose,  
Car il a détroné le règne végétal ;  
La voix de la vapeur—moderne virtuose—  
Fait retentir les airs d'un hymne magistral.

Là vit dans l'harmonie un peuple hétérogène  
Dont les fils, chaque jour, descendent dans l'arène  
Au seul mot d'industrie ou de prospérité.

Ils rêvent d'établir sur ce sol historique  
Une ville prospère, heureuse, magnifique,  
Et ce beau rêve touche à la réalité !

QUÉBEC

A. M. NAPOLEON LEGENDRE.

Assise sur le haut d'un vaste promontoire  
D'où le regard embrasse un féérique tableau,  
La ville de Québec semble du territoire  
Être la sentinelle ou le porte-drapeau !

Ses vieux murs délabrés qui faisaient notre gloire  
Tombent de jour en jour sous les coups du marteau ;  
Qu'importe ? elle progresse, et son nom dans l'histoire  
N'en brillera pas moins d'un éclat pur et beau !

Elle a dormi longtemps ; la voilà qui se lève !  
Un pont traversera, de l'une à l'autre grève,  
Le cours majestueux du large Saint-Laurent !

De superbes palais embelliront ses rues ;  
Un hôtel dressera ses donjons vers les nues ;  
Et puis Jacques-Cartier aura son monument !

J.-B. CAQUETTE.

Québec, 1er mars 1889.

OPINION DE LA PRESSE

Voici les paroles élogieuses que nous adresse *Le Nord*, ce vaillant pionnier de la colonisation :

Nous saluons l'apparition de cette nouvelle publication qui a pour titre *La Vie Illustrée*, et dont il reste peu de chose à dire après tous les éloges qui l'ont accueillie dans la province. Pour la netteté du dessin, c'est *l'Opinion Publique*, ressuscitée avec un regain de fraîcheur. On admire surtout dans le numéro dont nous accusons réception, un superbe médecin de notre grand criminaliste M. H. C. St Pierre. C'est d'un fini tout à fait artistique. Il est vrai que la nature et les nobles efforts de l'éloquence ont admirablement disposé les traits du Lachaud Canadien à l'impression du savant ciseau qui vient de les reproduire. Cette publication est aussi favorisée des écrits humoristiques de M. H. Berthelot. Nous sommes particulièrement flattés de savoir que M. Léon Famelart, un de nos anciens collaborateurs, y tient aussi la plume. Succès au confrère.

La *Paix* de Trois-Rivières, dit :

C'est par inadvertance que nous avons omis d'accuser plus tôt réception du journal *La Vie Illustrée*.

Cette nouvelle feuille à la fois littéraire et artistique mérite à tous égards l'encouragement du public.

C'est une digne rivale des meilleures publications dans le genre.

Succès au confrère.

Le *Défenseur* d'Hollioke :

Nous accusons réception de *La Vie Illustrée*, une magnifique revue qui vient de faire son apparition à Montréal. *La Vie Illustrée* a un beau format ; elle est irréprochable au point de vue typographique, et rédigée par des écrivains de talent.

Nos souhaits de longue vie et de prospérité au nouveau confrère.

*The Prescott and Russell advocate*, lequel à une profonde sympathie pour les Canadiens-Français dit :

" Nous venons de recevoir le troisième numéro de *La Vie Illustrée*, publié à Montréal par M. W. A. Grenier. Ce journal contient des gravures très bien exécutées et de la matière à lire de première classe et très variée et intéressante. *La Vie Illustrée* est assurément le plus beau journal illustré français qui se publie au Canada. Nous souhaitons au propriétaire, succès dans son entreprise."

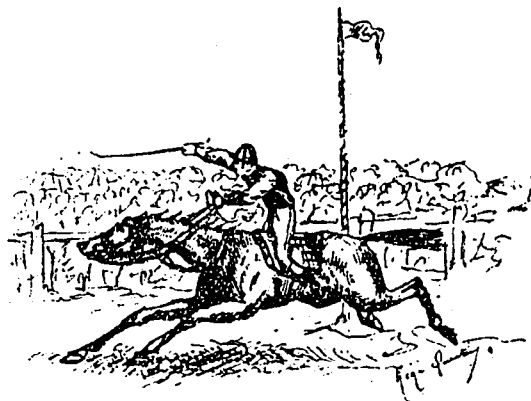
*La Presse* revient à la charge, toujours de la même façon aimable, dit :

*La Vie Illustrée* soutient bien sa réputation. Le numéro de cette semaine est rempli de choses intéressantes. Sur la première page est le portrait bien ressemblant du général Boulanger. La chronique de la semaine donne un excellent résumé des principaux événements. On trouve plus loin une foule de choses, qui se rapportent à la société montréalaise, une appréciation des plus judicieuses sur les théâtres, une odyssée piquante de M. Berthelot, un récit des plus intéressants de tout ce qui se passe dans le monde.

" *Aventure d'un Canadien à Paris* " est un récit plein d'attrait. Il y a de la mode du meilleur goût, de la jolie poésie, des faits divers pétillants d'esprit. Une série de caricatures est ce qu'il y a de plus amusant, un feuilleton des plus poignants, des études où l'agréable se dispute à l'utile, enfin du sport et une foule de petits articles tout à fait spirituels et de jolies gravures qui charment l'œil et réjouissent le cœur.

Le portrait du fameux Bismarck mérite d'être conservé. C'est un journal qui contient bien des choses pour 5 cts. C'est une bonne aubaine pour les amateurs du beau et du bon. Nos plus sincères félicitations à *La Vie Illustrée*.

ECHOS DU SPORT



TURF

M. W. A. Grenier, directeur de LA VIE ILLUSTRÉE remercie beaucoup le club de raquette, " Le Chasseur Canadien " de l'avoir admis comme membre honoraire. Nous constatons avec plaisir que ce club comprend l'utilité d'un journal qui s'occupe de la vie sportive.

A la suite d'une course au trot de 72 milles, la société protectrice des animaux a fait comparaître devant le recorder les propriétaires du cheval Yellow Bird, MM. H. et A. Brunet. Ces deux derniers ont été condamnés à \$10 d'amende chacun, et aux frais.

La punition n'est pas volée !

Rose, la jument bien connue, vient de mourir, à Lachine. Il y a deux ou trois ans, elle était peut-être la meilleure jument pour le *steeple-chase*, de tout le Canada et des États-Unis.

On doit se souvenir de la course de 1881, où elle battit son vieux rival Pilot. L'année suivante, elle remporta plusieurs prix au grand *steeple-chase* international de Saratoga, et en d'autres endroits du Canada et des États-Unis.

Le dîner annuel du club de raquette " Le Canadien " a eu lieu à l'hôtel Richelieu, mardi le 26 février. A la table d'honneur on remarquait M. J. A. St-Julien, le président, ainsi que les présidents des clubs, " Emerald," " St. George," " Argyle " et " Crescent." Des lettres furent lues de la part de M. Abbott, maire de Montréal, ainsi que des honorables MM. Honoré Mercier et Louis Beaubien, regrettant que des raisons d'affaires ne leur permettaient pas d'assister au banquet. Les prix qui ont été gagnés lors des dernières courses, le 14 février ont été présentés à MM. W. David et Frank Wheeler. Des morceaux de chant exécutés par MM. C. Roy, H. Latourelle, A. Lussier et C. Côté ont beaucoup contribué au succès de la soirée. Le menu était excellent et n'a fait qu'augmenter la réputation des fournaux de M. Durocher, le propriétaire de l'hôtel Richelieu.

Mercredi soir, le 20 février, avait lieu la course du Green Steeple-Chase, du club " Le Chasseur Canadien,"

à travers la montagne. Cette course fut d'une extrême vitesse, vu le mauvais chemin et la conditions des coureurs, il y avait douze coureurs, pour partir. Les vainqueurs furent : M. Louis Brière, qui entra en 24 minutes ; ce coureur est un jeune homme qui n'avait traversé la montagne que deux fois avant cette course. Il promet beaucoup pour l'année prochaine. Le second fut Mr. W. David, qui entra en 24 minutes 10 secondes, il eut la malchance de casser ses raquettes dans le cimetière. Le troisième fut Mr. Jos. Rivet, en 25 minutes 20 secondes. Le quatrième, M. Ruby, en 26 minutes 30 secondes. Le cinquième, M. P. Gauthier, en 27 minutes.

Il y avait trois prix pour les premiers arrivés.

PATINAGE

M. Louis Rubinstein, le champion des patineurs, qui fut invité dernièrement par Lord Stanley, à Rideau Hall, dit que les directeurs du nouveau " Rideau Rink," dont le général Middleton est le président, ont décidé d'organiser une série de courses vers le 15 courant.

Donaghue, le Newyorkais, qui est de retour de son voyage en Europe, sera l'un des concurrents.

Il y aura, entre autres, une course de 2.20 d'un demi-mille, une d'un mille et une de cinq milles. Les prix seront des médailles d'or et d'argent.

A la course de trois milles en patins, qui eut lieu mercredi dernier, au " Crystal Rink," M. Gordon, qui a parcouru la distance en 10 minutes et 20 secondes, a remporté la victoire.

Sullivan a l'intention de rencontrer Kilrain à Missisipi City.

VRAIMENT AMÉRICAIN :

Un pauvre diable d'acteur attaché à un des grands théâtres de Paris où il remplit les rôles les plus modestes et dont les appointements d'un an seraient bien au-dessous d'une soirée pour la diva Patti, sollicitait depuis longtemps de son directeur une soirée à son bénéfice.

Dernièrement, enfin, on lui annonça qu'il aurait sa représentation, mais cette faveur, accordée en pleine chaleur, semblait laisser au pauvre bénéficiaire peu de chance de remplir son escarcelle. Cependant, il ne se découragea pas et fit insérer immédiatement dans quatre grands journaux l'annonce suivante : M. Williams B. désire marier sa nièce qui a 26 ans et un million de dot, avec un jeune homme de bonne famille. On ne tient pas à la fortune ; seulement il est essentiel de ne pas avoir l'habitude de fumer. Fumer, etc.

Le lendemain, plusieurs milliers de copurettes, après avoir jeté au feu pipes et cigares, écrivirent de leur plus belle main qu'ils abhorraient le tabac ; qu'ils ne tenaient pas à la fortune, n'en ayant jamais possédé ; et que s'ils venaient offrir leur main à la jeune miss, c'était uniquement parce qu'ils se sentaient capables de faire son bonheur.

Pendant trois jours, l'acteur travailla sans relâche pour répondre à tous ces amoureux ; que leur demande avait grande chance d'être agréée ; mais qu'une première entrevue était indispensable, etc ; et enfin que la jeune miss serait au théâtre de C... tel soir, dans la première loge de face.

Le jour du bénéfice arriva : la salle fut comble et les dernières places furent enlevées à des prix fabuleux. Le directeur était stupéfait, en voyant l'étrange composition du public. On n'apercevait partout que des gentlemen en grande toilette, frisés, pommadés, gantés, la bouche en cœur et l'œil langoureux. Par un hasard bizarre, il arriva que les envoyés d'un Taïcou quelconque prirent la fantaisie d'aller au théâtre ce soir-là et vinrent occuper la loge indiquée aux amoureux par la circulaire. Vous voyez d'ici le coup d'œil.

On ne ferait certainement pas mieux dans le pays des *Yankees*.

AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

## AVENTURE GALANTE

C'était un soir du printemps dernier.

Il pleuvait à seaux.

Les habitués du théâtre Royal sortaient, indécis, maussades à la vue du temps de chien qu'il faisait. Les favoris de la fortune gagnaient à la hâte les fiacres vides qui stationnaient le long du trottoir, les autres regagnaient à pied leur logis, serrés et trempés comme des harengs.

La foule n'est pas encore toute sortie du populaire théâtre de la rue Cotté. On sort toujours. Tout à coup, on entend quelques appels craintifs. C'est un trio de jolies jeunes filles qui viennent d'être séparées, dans l'empressement ou plutôt dans la bousculade de la sortie. L'une d'elles est seule et ne peut retrouver ses compagnes entraînées par les piétons hâtifs.

Elle appelle, mais pas en vain : un gommeux bien connu de la rue St Denis, lui offre son bras, qu'elle croit devoir accepter.

Il pleut continuellement, et bras dessus bras dessous, les nouvelles connaissances filent petite vitesse, vers le gîte de la demoiselle. On cause et on rit fort sous le parapluie du galantin.

Après avoir suivi la rue St Denis jusqu'en haut, on s'arrête devant une maison à l'allure bourgeoise.

— Enfin vous voilà rendue saine et sauve, insinue le galantin.

— Oui, grâce à votre bienveillance, monsieur.

— Vous m'avez laissé entendre que j'aurais le bonheur de vous revoir.

— Mais oui, je vous reverrai ici, avec plaisir, dimanche soir.

Et sur ce, la jeune fille entra pour faire un beau rêve : son compagnon rebroussa chemin, et cette fois, à grande vitesse, il se dirigea vers sa demeure, enchanté de sa conquête et se promettant toutes sortes de choses.

Le malheureux, il ne se doutait guère qu'il avait fait un grave oubli !

\* \*

Le dimanche arriva avec une lenteur à donner des démangeaisons. Pas besoin de dire qu'on s'attendait de part et d'autre.

Le galantin, pomadé, astiqué, frisé, guindé, fit une entrée triomphante et pleine d'espérances, car la jeune fille était seule à la maison.

On passa au salon, où l'on fut bientôt engagé dans le plus amoureux des tête-à-tête.

Le damoiseau, qui passe pour un amateur endiablé du piano, demande à l'objet de sa flamme de lui jouer quelque chose de sentimental.

La jeune fille avoue confusément qu'elle ne sait pas pianoter.

Là-dessus, notre galantin, ou damoiseau ou Don Juan devient rêveur, et promène un œil circonspect sur ce qui l'entoure.

Tout à coup des cris de bébé qui s'éveille se font entendre dans une pièce voisine. La jeune fille rougit et le Don Juan pâlit. Il commence à comprendre.

La bonne, puisque telle était sa qualité, alla porter ses soins au malheureux bébé qui venait de compromettre si gravement une partie des plus intéressantes, car ce n'est pas tous les jours qu'on voit un fils de famille faire la cour à une petite bonne, lorsque, tout le temps, il croit avoir affaire à la fille de la maison.

Dans le contentement que lui procura cette conquête, le galantin n'avait pas pris les renseignements qu'exige la prudence, en pareille circonstance.

Mis au courant de la situation, il prit son courage à deux mains et alla, en souriant, aider la bonne à rendormir le méchant bébé.

\* \*

Mais le petit malheureux n'a pas sommeil, et il crie de plus belle.

La bonne travaille fort à le rendormir, et son compagnon fait au bébé une mimique qui veut dire ni plus ni moins, qu'il est devenu tout à fait gênant.

Accoudé à la table à manger, et tout près de la bonne, le Don Juan, devenu ombrageux, s'informe des nom et

prénoms de sa conquête, de ses maîtres et maîtresses, et pâlit en apprenant que ceux-ci sont des connaissances. Il est chez M. L. L.\*\*\*, employé à l'Hôtel des postes.

La jeune fille impatientée des braileries du bébé, remet ce dernier à son compagnon, pour aller chercher du calmant. Celui-ci prend monsieur *Bébé* sur ses genoux, et le fait danser au son d'une petite chanson composée spécialement pour la marmaille.

Tout à coup on carillonne à la porte. Ce sont les maîtres qui rentrent, on entend leur voix. Le Don Juan, qui vient de reconnaître ces voix, comprend dans quelle position ridicule il se trouve et pense aux cancanes que Dame *Rumeur* va répandre par la ville.

Il voit en une seconde, la scène ridicule qu'il va offrir à M. et Mme L.\*\*\* qu'il connaît depuis longtemps.

Son parti est vite pris. Séparé d'eux par une pièce, il a le temps de fuir sans être vu. Il dépose donc à la hâte le bébé au milieu de la table, attrape son chapeau et sa canne et s'enfuit par la porte de la cuisine.

Les maîtres arrivent enfin dans la pièce occupée : ils trouvent le bébé qui se débat sur la table, et voient un homme déguerpir sans regarder en arrière.

On lui fait la chasse.

Don Juan essoufflé, frémissant, court comme s'il avait le diable à ses trousses. Il arrive à la clôture qui entoure la cour, lance de l'autre côté son paletot et sa canne, et d'un bond prodigieux, il enjambe... six pieds d'élévation.

Ses poursuivants lui laissèrent... la clé des champs. Ce récit est parfaitement authentique.

WILLIAM PITON.



Tous les êtres de la création s'en désolent la rate.

## FAITS D'HIVER

## FÉVRIER

- 23. Banquet des journalistes.
- 25. Une jeune fille de la rue St Hubert est brûlée vive.
- 26. Arrivée de Mgr Fabre, retour de Rome.
- 27. Accident désastreux de chemin de fer à St Georges, Ont.
- 28. Suicide d'une femme de la rue St Constant.
- 29. Démission du cabinet Crispi.

## MARS

1er. Elections municipales. Vainqueurs : Hamelin, Dufresne, Villeneuve, Savignac et P. Kennedy.

## AVIS

Toute personne qui nous remettra quatre abonnements d'une année, avec le prix, recevra LA VIE ILLUSTRÉE pendant un an, et aura également droit aux primes.

## PRÉDICTION ACCOMPLIE

Dans le numéro de LA VIE ILLUSTRÉE du 19 février, j'écrivais :

## PRÉDICTION POUR LE 1er MARS

Chiffonnier, prépare ta hotte  
Pour emporter Laurent demain,  
Car de ce grand marchand du voto  
On n'en veut plus, ça c'est certain !

Et cette prédiction était faite lorsque tout le monde croyait que Laurent dit *Pol-à-Colle*, ne pouvait être décollé !

Mais tout à coup ça se décolle,  
Et le soir du tirage au sort,  
On chante d'un air bénévole  
Que le chien de Laurent est mort !

\* \*

Au même sujet, j'entendais, vendredi soir, cette chanson d'actualité :

Un vieux singe d'Amérique  
Que l'on appelle l'orang-  
Outang !...  
Vient de perdre, sans réplique,  
La clef du coffre à l'argent  
Des gens !...

La police recherche le poète (?) qui s'est rendu coupable de ces abominations, afin de lui faire administrer quelques douches.

\* \*

On a remarqué, dans l'élection du quartier St Louis, qu'à l'exception de LA VIE ILLUSTRÉE tous les journaux quotidiens de Montréal ont pris fait et cause pour Laurent.

LA VIE ILLUSTRÉE était donc le seul journal qui représentait l'opinion publique.

On a aussi remarqué que tous les candidats dont nous avons publié les portraits ont été élus, soit par acclamation, soit par des majorités écrasantes.

Décidément, nous portons bonheur !

JEAN CRAVACHE.

## VARIÉTÉS

Au restaurant.

— Comment, vous me comptez ce pigeon onze francs ?

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce qu'il avait donc d'extraordinaire ?

— Il était apprivoisé !

\* \*

La manie de néologisme vient de se signaler par une création nouvelle. Elle a inventé le verbe *urner* pour remplacer le verbe *voter*.

*Urner!* Sapristi, gare aux coquilles !

\* \*

X. souffleté publiquement s'est fait allouer cinq cents francs de dommages-intérêts, qui lui ont donné pendant quelques jours une honnête aisance.

Un bon garçon, pas fier et parlant à tout le monde, rencontre dernièrement X. et lui demande de ses nouvelles :

— Ah ! cela ne va pas du tout, fit celui-ci ; j'aurais bien besoin d'une autre paire de gilles !

\* \*

On s'étonne devant Guibollard, que les Américains aient adopté l'étrange système de l'exécution électrique :

— Cela doit venir, dit le bon idiot, de ce qu'ils ont trouvé que leurs condamnés à mort ne valaient même plus... la corde pour les pendre !

\* \*

Testament d'un lutteur :

— Alfred de Musset voulait que sur sa tombe on y fit pousser un saule.

— Moi, je demande qu'on y fasse lever des pois !



LE DINER DE TOUS  
LES JOURS

POTAGES

**BOUILLON GRAS.**—Mettez dans une marmite contenant 3 litres d'eau froide, deux livres de bœuf et du sel gris, et faites chauffer à feu doux jusqu'à ce que l'écume soit montée à la surface. *Écumez* avec soin et ajoutez trois carottes, un navet, un peu de panais, un oignon, un peu céleri, trois ou quatre poireaux et un demi oignon brûlé ou pastille colorante. Faites bouillir à feu très-doux pendant six ou huit heures, un feu trop vif durcirait le bœuf et nuirait à la qualité du bouillon.—On peut mettre dans le bœuf une demi-gousse d'ail.—Le chou que l'on ajoute quelquefois demande à être préalablement blanchi afin de lui retirer son âcreté — il dénature un peu le bouillon et en rend la conservation plus difficile—Les meilleurs morceaux, si l'on veut servir le bouilli, sont la tranche, la culotte, l'entre-côte, l'aloyau ; le gîte à la noix renferme un peu trop de graisse. Quand on ne sert pas le bouilli, on peut employer la poitrine, le jurett, le paleron ou d'autres viandes de qualités inférieures.—Le bouillon composé exclusivement d'os est peu nourrissant.—Le bouillon de veau et poulet est fade et convient aux personnes atteintes de maladies inflammatoires—Le bouillon de mouton est nourrissant mais d'un goût désagréable à quelques personnes. Les vieilles perdrix donnent un bouillon nourrissant et agréable.—La viande de taureau que l'on reconnaît à sa couleur foncée s'attendrit difficilement.—La viande de cheval se traite exactement comme celle du bœuf.—Le bouillon une fois fait sert à faire un potage quelconque.

SAUCES

**ROUX.**—Cette préparation sert de base à un grand nombre de succès.—Mettez dans une casserole, non étamée, gros comme une noix de beurre ou de graisse. Dès que le beurre commence à fumer et à roussir, mélangez-y une cuillerée de farine et tournez rapidement avec une cuillère de bois pour que la farine ne gratine pas—ajoutez peu à peu et toujours en tournant assez d'eau ou de bouillon pour qu'il ne se forme pas de grumeaux, sel, poivre et épices.

**ROUX AUX OIGNONS.**—Dans un grand nombre de sauces où il faut mettre de l'oignon, on met cuire celui-ci dans le beurre avant d'ajouter la farine (V. ci-dessus).—On laisse, selon les cas, l'oignon prendre couleur, ou on le retire du feu quand il est encore blanc.

GARNITURES

**QUENELLES GRASSES.**—Hachez et délayez des peaux et nerfs 150 grammes de maigre de veau, volailles, autres viandes, ainsi que 300 grammes de graisse de veau ou bœuf. Pilez le tout dans un mortier jusqu'à ce que le mélange soit parfait, ajoutez toujours en pilant trois ou quatre œufs battus blanc et jaune, sel, poivre, épices—faites avec votre hachis de petites boulettes, roulez-les dans la farine et laissez-les sécher deux heures, puis faites-les cuire dix minutes dans une casserole remplie d'eau bouillante.—On fait réchauffer ces boulettes dans une sauce matelote, béchamelle ou financière.

BOEUF

**BŒUF ROTI OU ROSIEF.**—On prend d'ordinaire l'aloyau ou le filet—l'aloyau se sert seul soit avec les os, soit désossé ; servi entier il conserve mieux son jus. On peut le piquer avant de le faire rôtir et si l'on veut, le faire mariner plusieurs jours avec de l'huile, épices, fines



Les femmes reviennent d'un bazar de charité.

En les voyant enfin rentrer le père de famille s'exclame : " Pour l'amour de Dieu, que quelqu'un organise une société ayant pour but d'aller faire, de temps en temps, une visite aux pauvres maris négligés ! "

herbes ; on aura soin de mettre dans la léchefrite un verre d'eau ou bouillon assaisonné d'épices et sel et d'en arroser le bœuf—il se fera cuire une heure et demie pour trois livres—il se sert seul entouré de cresson ou avec une purée de légumes, garniture de légumes, sauce tomate, ou pommes de terre à l'anglaise.

VOLAILLES ET GIBIER A PLUMES

Il faut plumer l'animal et le vider sans crever l'amer, petite glande verdâtre placée près du foie. Si on l'a crevée il faut laver l'intérieur de la volaille et le foie. Au moment de faire cuire la pièce on la flambe sur du papier allumé, pour retirer le duvet, on grille les pattes pour en enlever les ongles et on lui fixe les pattes et les ailerons au moyen de ficelle passant au travers des côtés ; on emploie pour cela une longue aiguille dite à brider.

**POULET ROTI.**—Choisissez un poulet gras et jeune. Après l'avoir préparé comme si dessus, faites-le rôtir seul ou enveloppé d'une bande de lard que l'on détache dix minutes avant de servir, pour laisser prendre couleur. Si l'on fait rôtir une pièce fine du Mans on l'enveloppe de papier huilé. On peut farcir le poulet d'une farce de mie de pain, de lait et de foie ou de tout autre hachis. (V. quenelles et hachis). On arrose le poulet avec son jus et du beurre, sel, épices, etc. On peut servir le poulet avec son jus ou une sauce béchamelle, financière à la toulouze, aux champignons ou tomate que l'on fait avec le jus. On peut faire cuire dix minutes des truffes hachées dans le jus. Les restes de poulet froid se servent avec une sauce mayonnaise.

POISSONS

**PRÉPARATION DES POISSONS.**—Les Poissons doivent être vidés et lavés avec soin, sans trop les ouvrir. On les vide autant que possible par les ouïes. Les poissons qui ont été gelés se corrompent facilement ; il vaut mieux dans ce cas les faire cuire de suite au court-bouillon, quand bien même on ne devrait les apprêter que le lendemain ou le surlendemain. Beaucoup de poissons, sans la dorade, la carpe et quelques autres, se font cuire avec les écailles—On n'enlève celles-ci qu'au moment d'apprêter le poisson, ou sur la table, si on le sert au naturel avec une sauce blanche. Il faut supprimer et ne pas manger les œufs de poissons qui sont toujours très-indigestes. Ceux de barbillon et de truite sont de plus vénéneux.

ENTREMETS DE LÉGUMES ET D'ŒUFS

**ÉPINARDS, CHICORÉE, OSEILLE, LAITUES, SALADES CUITES.**—Après avoir lavé ces légumes, jetez-les dans l'eau bouillante avec du sel et laissez-les cuire jusqu'à ce qu'ils cèdent sous le doigt, trempez-les alors dans l'eau froide, pressez-les fortement et hâchez-les. Ainsi préparés et bien égouttés on les fait réchauffer sur un feu doux avec du sel, puis on ajoute un peu de jus, de bouillon, ou de lait. On les sert seuls ou en garnitures. Les épinards s'ap-

prêtent comme ci-dessus au lait et au sucre et se servent avec des mies de pain frites et saupoudrées de sucre ou dans une croûte de vol-au-vent. Lorsqu'on n'a besoin que d'une petite quantité d'oseille ou de laitue pour potages ou garniture, il suffit après avoir blanchi ces légumes à l'eau bouillante, de les essayer, de les hâcher et de les faire cuire dans le beurre en tournant pour qu'ils n'attachent pas.

ENTREMETS SUCRÉS  
ET DESSERTS

**GATEAU BRETON OU DES QUATRE QUARTS.**—Mettez dans une terrine 125 gr. de beurre un peu ramolli, 125 gr. de farine, 125 gr. de sucre, du citron ou de la fleur d'orange, un peu de cédrat

et Corinthe, deux œufs entiers. Quand le mélange est bien opéré, versez dans un moule beurré, haut seulement de 15 mil. et faites cuire une heure sur des cendres chaudes et sous le four de campagne, la croûte doit se fendre à la cuisson.

FRITURE

La meilleure friture est le saindoux ; si l'on veut une friture maigre, on emploie l'huile ; la poêle doit être assez grande pour que la friture ne déborde pas et doit contenir au moins une livre de graisse.

La friture doit être bouillante au moment où l'on met les pièces, elle doit être sur un bon feu pour ne pas se refroidir, surtout quand les pièces sont grosses ou ne sont pas encore cuites, comme les beignets.

**PÂTE À FRIRE.**—Délaissez 4 cuillerées de farine avec 3 cuillerées de beurre tiède et un jaune d'œuf. Ajoutez un peu de lait si la pâte est trop épaisse—elle doit être assez consistante pour s'attacher aux pièces à faire—ajoutez à la pâte, au moment de l'employer un blanc d'œuf en neige. On peut encore faire une pâte très-légère de la manière suivante : délayer 125 grammes de farine avec un demi-verre d'huile et un verre ordinaire rempli d'eau-de-vie—quand le mélange est parfait, laissez reposer la pâte pendant deux heures avant de l'employer.

**BEIGNETS DE POMMES ET FRUITS.**—Faites mariner vos rondelles de pommes dans de l'eau-de-vie et du jus de citron—puis trempez-les dans la pâte et faites frire.

CONFITURES ET LIQUEURS

**GÉLEE DE FRUITS.**—Exprimez le suc de ces fruits—ajoutez livre pour livre de sucre—faites cuire ; versez quelques gouttes sur une assiette pour voir si elle est cuite—retirez du feu—passez et mettez en pots.

**GÉLÉES DE POMMES, POIRES, PRUNES.**—Faites cuire ces fruits avec de l'eau, posez-les sur un tamis—passez le jus—mettez quantité égale de sucre (voy. ci-dessus).

BOISSONS CHAUDES

**THÉ.**—Le thé le plus employé est le thé noir.—Le thé vert est plus parfumé, mais exerce une action nuisible sur le système nerveux. Le thé vert ne s'emploie que pour aromatiser les crèmes.—Echauder la théière en y versant de l'eau bouillante, la vider, y jeter trois cuillerées à café de thé pour six tasses et verser un peu d'eau bouillante pour dérouler le thé. Au bout de trois minutes remplir la théière et verser. Pour que la force de l'infusion soit égale il faut d'abord emplir les tasses à moitié puis ensuite les remplir.—On met toujours le sucre dans les tasses avant de verser le thé. Chaque personne y ajoute un peu de lait ou de rhum.—Les meilleurs gâteaux à prendre avec le thé sont ceux ne contenant pas de sucre, tels que les grissinis, muffins, brioches, galettes ou crackers

(à continuer)

## ABONNEMENTS



Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enverrons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

**A**CADÉMIE DE MUSIQUE  
HENRY THOMAS, Locataire Gér.

UNE SEMAINE COMMENÇANT LUNDI 4 MARS

**M. COQUELIN**

ET SA TROUPE DRAMATIQUE COMPLÈTE  
SOUS LA DIRECTION DE  
MM. Henry F. Abbey et Maurice Grau

Dans le répertoire suivant :

Lundi—LES SURPRISES DU DIVORCE.

Mardi—LE GENDRE DE M. POIRIER.

Mercredi—JEAN DACIER.

Jeudi—LE VOYAGE DE M. PERRICHON.

Vendredi—LE MARIAGE DE FIGARO.

Samedi soir—UN PARISIEN.

Samedi après-midi—Matinée.

La vente des billets de saison commence Mercredi, le 27 Février. Prix pour les sept représentations, \$14.

La vente des sièges simples commence Vendredi, le 1er mars.

Prix : \$2.50, 2.00, 1.00, 1.00 et 75 cts.

Sièges en vente chez Nordheimer.

**T**HÉÂTRE ROYAL.  
SPARROW & JACOBS, Prop. et Gérants.

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 4 MARS,  
APRÈS-MIDI ET SOIRÉE

LA FAMEUSE COMPAGNIE DE  
H. R. JACOBS

Dans le grand drame intitulé :

**QUEEN'S EVIDENCE**

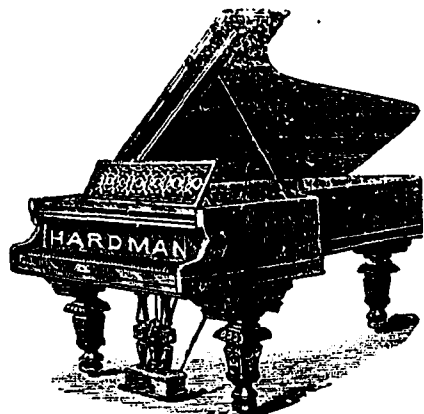
MAGNIFIQUES DÉCORS ET COSTUMES

PRIX D'ADMISSION, 10, 20 et 30 cts.

SIÈGES RÉSERVÉS, 10 Cts. EXTRA.

Plan au magasin de musique de Prince.

Semaine suivante—BEACON LIGHT !



LA MAISON

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU

est la plus ancienne du pays, dans le commerce de pianos. Elle est établie depuis 29 ans.

**C**ETTE maison a vendu plus de 12,000 pianos dans toute la puissance, et chaque acheteur a été satisfait.

**E**LLE n'a pas cessé de jouir de la confiance du public, et elle se recommande à tous par la supériorité de ses pianos.

**L**E commerce intègre qu'elle fait et sa réputation de vendre à bon marché, lui donne la plus grande vogue.

**S**ES pianos *Hardman, Marshall* et *Wendell*, sont les plus beaux du continent et les mieux appréciés.

**C**ES pianos ont été soumis à l'épreuve des plus grands connaisseurs et des musiciens les plus renommés, qui ont donné les témoignages les plus flatteurs.

**L**'EXPÉRIENCE que nous avons eu dans nos ventes prouvent surabondamment le mérite de ces pianos. D'ailleurs nous n'en voulons d'autre preuve que la satisfaction qu'ils donnent à tous les acheteurs.

**L**E public est cordialement invité à nous rendre visite, quand même il n'a pas l'envie d'acheter. Nous sommes toujours heureux de montrer nos pianos.

N'oubliez pas la place,

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU

No 1637, Rue Notre-Dame,

MONTRÉAL.

**M**AISON FONDÉE EN 1859.  
**HENRY R. GRAY**  
*Chimiste-Pharmacien*  
144, RUE SAINT-LAURENT, 144  
MONTRÉAL.

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPECIALITES :**

- GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.
- " Dental Pearlina, pour les dents.
- " Saponaceous Dentifrice, pour les dents.
- " Chloralyne, pour le mal de dents.
- " Sulphur Pastilles pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les maladies de la gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

*Le sirop de Chloral inaltérable de Gray*

*Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray*

HENRY R. GRAY

*Chimiste-pharmacien, 144 rue St Laurent,*  
MONTRÉAL.

**PEINTURES ET TAPISSERIES**

FERRONNERIES, LAMPES,

GLACES DE MIROIRS,

HUILE DE CHARBON,

MASTIC, HUILE DE LIN,

TEREBENTINE, VITRES,

ETC., ETC., ETC.

FRS. MARTINEAU,

1381 — RUE STE. CATHERINE — 1381  
MONTRÉAL.

12 Fév.—la

**LA BANQUE DU PEUPLE.**

*Dividende No. 105.*

Les actionnaires de la Banque du Peuple sont par les présentes notifiés qu'un dividende semi-annuel de trois pour cent pour les six mois courant, a été déclaré sur le fonds capital, et sera payable au bureau de la Banque, Lundi, le quatre de Mars prochain et les jours suivants.

Le livre de transfert sera fermé du 15 au 28 février inclusivement.

Par ordre du bureau des directeurs,

J. S. BOUSQUET, *Caissier.*

Montréal, 29 janvier 1889.

**LA BANQUE DU PEUPLE.**

**AVIS.**

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la Banque du Peuple aura lieu aux bureaux de la Banque, rue St. Jacques, Lundi, le quatre Mars prochain, à trois hrs. p.m., conformément aux 16ème et 17ème clauses de l'acte d'incorporation.

Par ordre du bureau des directeurs,

J. S. BOUSQUET, *Caissier.*

Montréal, 29 janvier 1889.



COMPAGNIE D'EAU ST-LEON  
54 CARRÉ VICTORIA  
MONTRÉAL.

**LES SOURCES DE ST-LÉON**

Sont situées dans le comté de Maskinongé, P. Q. à presque égale distance et d'un accès aussi facile de Montréal et de Québec. De 300 à 400 hôtes peuvent être reçus à l'hôtel des sources. Cette eau est si renommée qu'à chaque Été des foules accourent de partout. Nombre d'incurables qui viennent sont de 90 pour cent qui s'en retournent guéris, ce qui prouve à l'évidence et indisputablement les vertus de L'EAU DE ST-LÉON.

Nous reproduisons ici quelques-uns des nombreux témoignages donnés par des personnes connues, et dignes de foi :

St. Sylvestre, Lotbinière, 3 avril 1886.

MESSEURS, — Depuis quelque temps je souffrais des Oreillons, du Frisson, et de la maladie du Foie. Après avoir longtemps cherché un remède à ces maladies, j'ai eu recours à l'Eau St-Léon, et je dois avouer franchement que j'ai été surpris, mais agréablement surpris, du changement pour le mieux qui s'est opéré chez moi.

DR S. GEO. PAQUIN,

St. Sylvestre Est, Comté de Lotbinière.

Québec, 27 Octobre 1885.

MESSEURS, — J'ai souffert de Dyspepsie et de toutes les inconvénients de cette maladie pendant près de 20 ans.

Après avoir essayé les prescriptions de deux médecins habiles amis tout dévoués, sans résultat sensible l'un deux me conseilla de faire un usage constant de l'Eau Minérale St-Léon, d'en prendre près d'une chopine, le matin, une heure avant déjeuner. Depuis près de 10 ans, j'ai été fidèle à cette prescription et ma santé ne laisse rien à désirer.

Votre tout dévoué,

J. B. Z. BOLDOC, Ptre,

Procureur du Palais Archépiscopal.

Le Dr. S. Lachapelle, rédacteur en chef du "Journal d'Hygiène Populaire," dans un certificat daté de Montréal, le 15 juin, 1884 dit : En vertu de l'expérience personnelle que j'ai eue des eaux minérales de St-Léon, je dois dire qu'elles sont d'un usage incontestablement utile dans les maladies suivantes : Le Rhumatisme, la Dyspepsie, les Hemorroïdes, la Paralyse, la Goutte, les maladies du Foie et des Reins, les affections de la Peau.

La dyspepsie m'a torturé pendant 20 ans. J'ai bu de L'EAU DE ST-LÉON. Ma santé est maintenant parfaite.

MGR. BOLDOC

Econome du Palais Cardinalice.

Je recommande fortement L'EAU DE ST-LÉON pour le mal d'yeux.

REV. W. GÉROUT

Eglise Anglicaine, Berthier.

Je recommande L'EAU DE ST-LÉON pour l'indigestion.

E. CLAUDE

25 rue Maitland, Toronto.

Je proclame hautement L'EAU DE ST-LÉON comme le meilleur remède pour la dyspepsie et la constipation chronique.

T. FAMESON

296, avenue Spadina, Toronto.